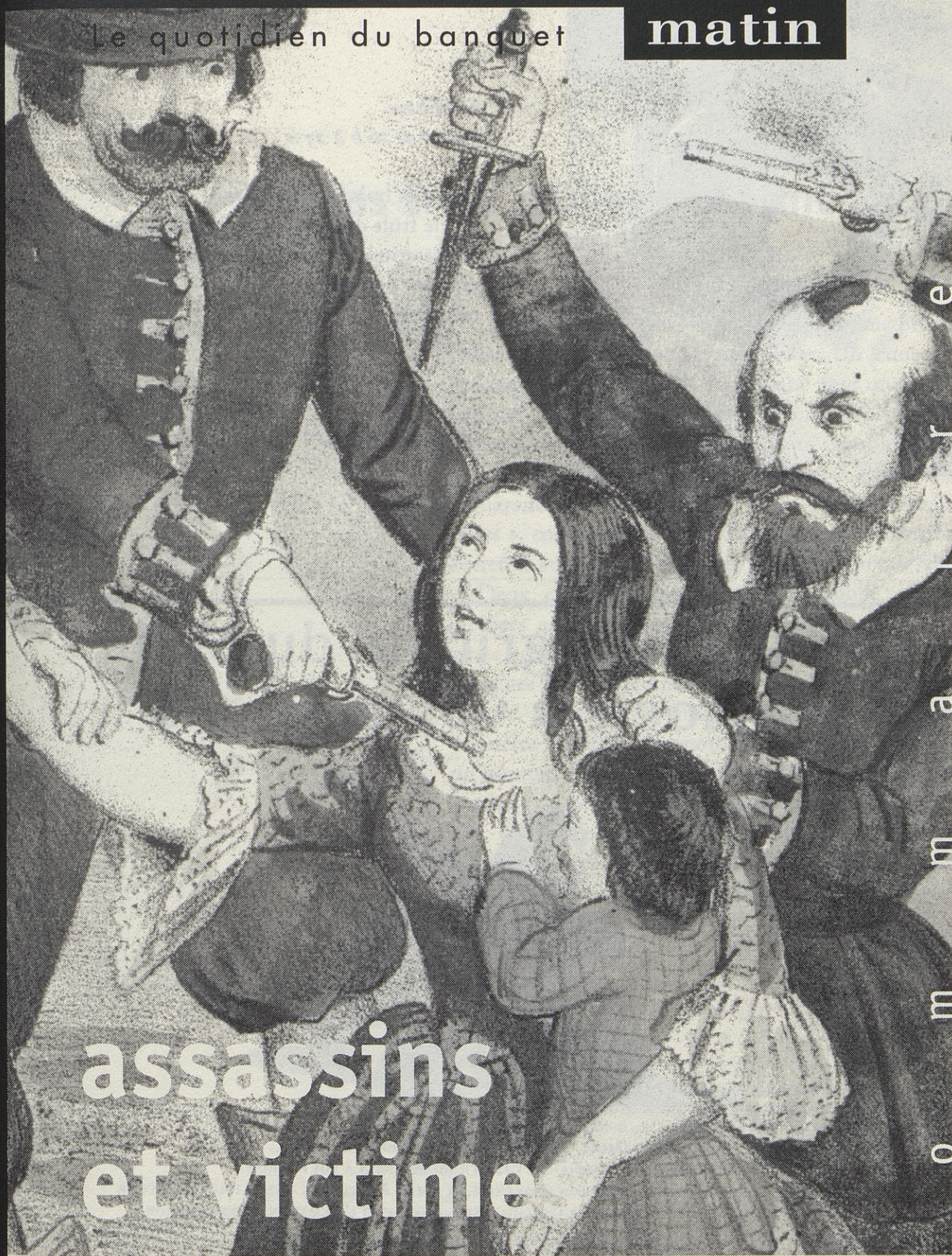


corbières

Le quotidien du banquet

matin



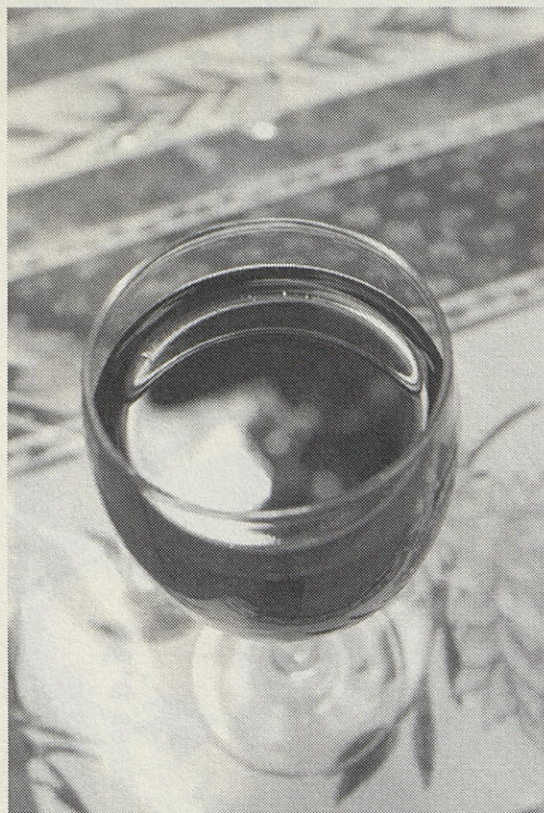
assassins et victimes

Les trois crimes de Saint-Hilaire.

Affiche : Open de philosophie > L'Aude des lettres : Ferdinand Alquié >

Crimes et vertus en Corbières : Les trois crimes de Saint-Hilaire > Cadavre exquis : Didier Daeninckx >

Un été, des étals : La perdrix > Garrigue : L'olivier > Inédit : Jean-Baptiste Harang



Au comptoir du livre le bistrot du Banquet

à l'abbaye
ouvert de 10 h à 23 h

glaces et boissons fraîches
jus de fruit du pays, bière pression, sodas, café...
dégustation de vins des Corbières
tartines du pays
tartes salées
salades

terrasse ombragée

Le Crédit Agricole du Midi s'associe à vos passions



MUSIQUE, DANSE, THÉÂTRE, FOOTBALL, RUGBY, CYCLISME...

LA BANQUE DE L'IMAGINATION S'ASSOCIE AU QUOTIDIEN À VOS PASSIONS.

PAR SES DIVERSES ACTIONS ET INTERVENTIONS FINANCIÈRES, LE CRÉDIT AGRICOLE DU MIDI A TOUJOURS À CŒUR
DE SOUTENIR LE SPORT ET DE PRIVILÉGIER LES INITIATIVES CULTURELLES ET L'ANIMATION DE NOTRE RÉGION.

PARTENAIRE DE L'ÉVÉNEMENT

CA
MIDI

Les trois crimes de Saint-Hilaire

Un notaire attiré hors de chez lui, assommé près d'un oratoire et jeté, sans vie, dans la rivière. Un jeune immigré aragonais poignardé et abandonné dans une gerbe en flammes au milieu du champ que tant de fois il a moissonné. L'innocence bafouée peut faire trembler de colère la voix des chanteurs de complainte. À Saint-Hilaire, à quarante ans de distance, il y eut « deux crimes horribles », comme disaient les feuilles volantes distribuées autrefois au pied de l'échafaud où « Justice était faite ».

Deux crimes seulement, si l'on oublie que trois ouvriers agricoles, parce qu'ils n'étaient pas du pays, parce qu'ils étaient pauvres et silencieux, ont croupi des semaines au fond d'une prison, accusés du meurtre du notaire. Deux crimes seulement, si l'on oublie, dans la deuxième affaire, qu'au nom du peuple, on a guillotiné un homme qui n'a cessé de clamer son innocence. *Nous sommes tous des assassins!* s'est écrié André Cayatte quand il a voulu rendre compte au cinéma de « l'horrible crime » de la peine de mort que lui a révélé cette affaire. Le troisième crime de Saint-Hilaire.



En couverture : Lithographie coloriée du XIX^e siècle, extraite de la série « Victor ou l'enfant de la forêt », illustrant une attaque de bandits de grand chemin.

controverse

18h

L'open de philosophie

« Tous unis pour la dispute ! »

Le premier open de philo a eu lieu à Strasbourg, le dimanche 31 mars dernier, au Théâtre du Maillon tandis que défilaient dans la ville des milliers de manifestants contre le congrès du Front National. Certains ont vu là plus qu'une coïncidence... Quoi qu'il en soit, l'effet de cet « open » sur la politique française n'a pas tardé à se manifester. Deux mois plus tard, le maire de la ville, qui nous avait fort aimablement invités, madame Catherine Trautmann, était propulsée rue de Valois dans le fauteuil de ministre de la Culture... Portons-nous bonheur ? Sommes-nous introduits dans les plus hautes sphères de l'État ? Ces questions méritent d'être posées et nous les soumettons à tous les maires de France qui hésitent à nous inviter. Mais qui est-ce « nous » ? Réponse : des avocats, des journalistes, des écrivains, des artistes, qui ont en commun cette conviction : la philosophie est une chose trop sérieuse pour être abandonnée aux philosophes professionnels. Formulées ainsi, sans les habituelles références ni les citations d'usage (après tout Schopenhauer et Nietzsche ont passé leur temps à dire la même chose...), ces propositions ont un air démagogique et même provocateur, dans le cadre d'un Banquet du livre qui accueille des autorités en la matière. Serons-nous les agitateurs cyniques, les bouffons du roi, les joueurs de pipeau du banquet platonicien ?

Les armes de la dialectique

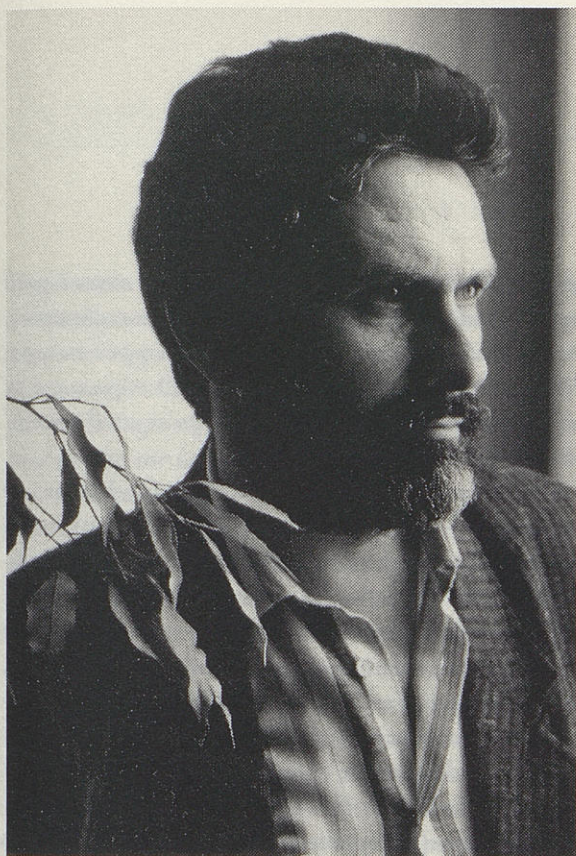
Non. L'affaire est très sérieuse. Il s'agit de ressusciter ce qu'au Moyen Âge on appelait la « dispute », joute oratoire qui mobilisait professeurs et étudiants, lors de séances pouvant durer des jours entiers, selon un rituel et un règlement qui faisaient des orateurs de véritables athlètes de la parole. Gare au perdant d'une dispute ! Il perdait non seulement la face mais parfois sa place dans la hiérarchie universitaire. Nous n'entrerons pas ici dans l'exposé des différentes sortes de *disputatio* (ordinaire, quodlibétale, etc.). Il suffit de savoir que la dispute moderne se tient à la Sorbonne depuis trois ans, le jour du bac philo, sous l'égide des Amis de

Jean-Baptiste Botul. Pour notre première venue à Lagrasse, ce match de philo prendra des formes nouvelles. Car il n'y a pas de prise de tête sans prise de risque. Les discours seront en partie improvisés. Le colloque peut toujours déraiser. Des attaques *ad hominem* et même *ad feminam* ne sont pas à exclure. Aucune arme rhétorique ou dialectique ne sera laissée au vestiaire. « La petite vertu est-elle un grand crime ? », « Le crime ne paie pas, la vertu non plus » sont des sujets annoncés. Les participants oseront-ils les traiter ? Tout est ouvert, tout est possible, il s'agit d'un « open ». La liste des participants n'est pas close. On annonce la venue de fabuleux orateurs toulousains. Que se passera-t-il s'ils décident de « disputer » en occitan ? Réponse le 9 août.

En attendant, un mot à propos de Jean-Baptiste Botul. Ce philosophe français méconnu est né en 1896 dans le village de Lairière (lieu-dit Les Jourdets), à quelques kilomètres de Lagrasse. Penseur immense de tradition uniquement orale, Botul est tombé dans un oubli injuste. Il est vrai que de sa pensée, on sait peu de choses. Cette année, le 15 août, nous célébrerons le cinquantième anniversaire de sa mort. À tous les amoureux de la tradition orale en philosophie, nous donnons rendez-vous. Si vous ne pouvez pas monter jusqu'à Lairière pour une « botulade » historique¹, vous pourrez vous contenter de « l'open de philo » à Lagrasse pour célébrer avec nous les vertus de l'éloquence philosophique, conformément à la devise botulienne : « Tous unis pour la dispute ! »

Frédéric Pagès

1. Pour tout renseignement sur Jean-Baptiste Botul et les botulades à Lairière, tél. 04 68 70 04 79.



Raffaele Nigro ou l'autre Sud

propos recueillis et
traduits par Bernard Simeone

La rencontre avec Raffaele Nigro n'aura pas lieu ce samedi à 16 heures : affecté par un deuil, l'écrivain italien a dû renoncer à être des nôtres.

Raffaele Nigro, né à Melfi en 1947, est rédacteur en chef de la RAI à Bari, la capitale des Pouilles. C'est, dans le panorama de la littérature italienne d'aujourd'hui, une singularité, car le Sud transalpin, ou Mezzogiorno, se résume souvent pour les lecteurs étrangers à Naples ou la Sicile. Une autre particularité de Nigro est de situer son travail à la double frontière du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, la dimension adriatique étant essentielle dans ses nouvelles et ses romans. C'est donc d'un « autre » Sud que nous parvient sa voix, et autour de cette aire géographique et mentale que se déroule le présent entretien.

— Ton parcours a commencé par un important travail sur des documents d'archives relatifs aux académies poétiques de l'âge baroque dans la région qui est la tienne, entre Pouilles et Basilicate, puis s'est prolongé par des recherches sur les mouvements paysans du Sud italien, de la fin du royaume de Naples à l'unification italienne. Dans ton œuvre, à quel besoin, à quelle exigence, a correspondu, ensuite, le passage de l'essai à la fiction ? Que représentait pour toi, après la domination de la scène littéraire italienne par la néo-avant-garde et une certaine paralysie du genre romanesque, la possibilité de raconter à nouveau des histoires, et cela singulièrement pour un écrivain du Sud ?

— Je ressentais le besoin de dialoguer avec des lecteurs. L'étude des archives m'avait fait connaître une histoire « mineure » ; l'écoute de la tradition orale m'avait transmis une culture millénaire en voie d'extinction. J'ai pensé que la vie quotidienne du monde dont je venais devait être racontée de la façon dont je l'avais étudiée et vécue, afin d'offrir aux lecteurs des instruments pouvant contribuer à l'élaboration de structures sociales nouvelles. La fin du monde paysan et l'avènement de la société du bien-être et de la consommation avaient bouleversé toutes les règles. Il fallait faire le point en ce qui concernait aussi bien le passé que le présent afin de comprendre ce passage, et les raisons du malaise de ma génération. Je voyais là, pour la littérature, une fonction éthique et pragmatique.

— Il est, dans ton œuvre, deux transitions successives : la première est celle dont nous venons de parler, qui te fit passer de l'essai à la fiction ; la seconde concerne l'image du Sud, du Mezzogiorno, dans ton travail : d'abord un Sud « vertical », vécu et représenté dans son rapport au Nord, puis un Sud « horizontal », ouvert en direction des Balkans. Qu'a signifié pour toi l'identification, ou le choix, d'un tel espace adriatique ? Ce choix était-il dicté par des considérations se rapportant essentiellement à l'histoire, ou plutôt à une certaine forme de mythe ?

— Je raconte le désir de fuite et le besoin d'action dont l'homme est animé. Dans *Les Feux du Basento*, c'est la guerre des paysans que meut le désir d'affirmer leur propre dignité et de devenir libres. Dans *La Baronne de l'Olivento*, c'est la fuite d'un peuple de l'orient vers l'occident mais aussi le récit du sensualisme qui agit sur la matière constitutive de notre corps et de notre âme, et qui ne laisse aucun répit au monde. Dans *Ombres sur l'Ofanto*, c'est la fureur des hommes réunis en bandes mafieuses et la lutte de la culture, du mythe et de la civilisation contre la violence irrationnelle du mal. Dans *Dieu du levant*, c'est le dépaysement d'une génération chassée des contrées qui furent celles des mythes légendaires et contrainte à chercher de nouveaux mythes et de nouvelles raisons de vivre sur le plan culturel. C'est le mythe d'Ulysse persécuté, d'Ulysse en fuite. Mais aussi le mythe de la véritable guerre de Troie qui fut celle de ma génération. C'est le récit des migrations méditerranéennes, d'est en ouest et du sud au nord. Une fuite biblique. Les décors sont les fleuves, les mers, les montagnes, les terres où je vis, mais aussi les paysages de l'Europe du Nord, la lumière laiteuse des fjords, la Scandinavie. Nord et Sud sont réunis par la présence de créatures fantastiques, les trolls et les djinns du Nord contre les sirènes et les dieux du Sud. Leur mort marque la fin d'une ère. Sud et Nord connaissent en cela un même destin culturel.

— Dans tes récits et romans, les individus sont pris dans de

grands phénomènes collectifs, qui les constituent autant qu'ils les broient. Quand tu écris, quand tu élabores tes « scénarios », comment vis-tu le rapport entre certains de tes personnages, fruits d'une pure invention, et les figures historiques que tu insères dans tes trames ? Plus généralement, qu'en est-il pour toi du rapport entre l'individu et le groupe ?

— La société méridionale, en Italie, était fondée sur une culture chorale. Le passage à un système de vie bourgeois a supprimé ce caractère choral et créé une culture de l'individu. Depuis la fin du XIX^e siècle, nous sommes au milieu du gué. Comme le sont toutes les sociétés et tous les pays qui connaissent une crise dans leur passage d'une organisation archaïque tribale à la modernité. La différence fondamentale entre les cultures occidentales et celles du tiers-monde réside en ceci : la découverte et la fondation de la démocratie, le passage de la culture collective à une culture de l'individu. Je raconte ce qu'a coûté ce passage en proposant des récits de frontière, où se disent la fin d'une époque, les difficultés d'une société, d'une ou de plusieurs générations, d'une culture qui aspire à changer de visage ; où se disent aussi des mutations qui souvent se produisent sur des siècles et non des décennies, et qui définissent des ères. Pour ma part, j'ai besoin, pour raconter, de faire appel au genre épique, une forme d'art qu'on n'aime guère aujourd'hui car nous sommes à une époque de minimalisme dans le domaine de la fiction. Le genre épique appartient aux peuples, le minimalisme à l'individu. Mais Dostoïevski nous a enseigné qu'il existe aussi un genre épique pour dire l'individu. J'utilise ce genre aussi bien pour les récits individuels que collectifs, au point que mes livres deviennent des tentatives d'autobiographie collective.

— La longue histoire du Mezzogiorno affronte dans ton œuvre, de façon souvent violente, les formes les plus insolentes ou les plus « basses » de ce qu'on nomme « la modernité », mot que tu as toi-même prononcé voilà quelques instants. Dirais-tu que, dans un tel contexte, la fiction est une compensation par

Une voix qui se souvient

Philippe Morier-Genoud et La Chambre d'Artista Bertolucci

rapport aux violences du réel, à ce qui en lui ne permet pas encore d'entrevoir un sens, ou qu'elle demeure - même après « la fin des idéologies » - un mode d'intervention au cœur d'une certaine réalité? Comment juges-tu le moment actuel de ton travail : une étape où les pouvoirs de l'imagination l'emportent de plus en plus sur la représentation ou la dénonciation?

— Quand je travaillais en tant que chercheur sur une grande masse de documents d'archives, j'avais le sentiment d'une étape préparatoire à une forme ultérieure de dialogue. Les années « militantes », pour moi, ne sont pas dans mon dos, elles ne renvoient pas aux années de la contestation étudiante par exemple : mes années « militantes » correspondent très exactement à aujourd'hui, puisque j'utilise l'écriture comme une arme afin de raconter notre condition d'habitants d'un lieu marqué par le passage, la rencontre et le conflit entre hier et aujourd'hui, entre d'une part tous les Sud irrationnels et pauvres et, de l'autre, tous les Nord riches et modernes.

— *De façon plus technique : ton usage d'innombrables mots dialectaux presque totalement disparus, peut-être même oubliés par les anciens, est-il d'abord un signe esthétique, un élément stylistique destiné à enrichir le récit, ou fonctionne-t-il plutôt comme un moyen de réactiver la mémoire collective, obsession présente aussi chez ton ami Vincenzo Consolo, le Sicilien de Milan?*

— C'est un emprunt à la culture baroque. Le baroque est le signe le plus spécifique de la Méditerranée. C'est par ailleurs une culture du chaos. Tous les romanciers italiens, aujourd'hui, accourent vers la maison commune que doit être l'Europe. Moi je fuis dans la direction opposée, vers la Méditerranée. Ce n'est pas de l'exotisme, mais le besoin profond de redistribuer les cartes. Notre siècle est marqué par une course folle à l'américanisation, par une perte totale d'identité. Comme si nous voulions quitter nos habits et revêtir non pas ceux des États-Unis en tant que tels, mais d'une Europe phagocytée par Hollywood. Il faut brouiller

les cartes pour amener les Européens à ne plus voir là l'unique comète possible, pour leur faire comprendre qu'il existe une autre culture, la leur, celle de leurs aïeux. C'est pourquoi je considère comme indispensable de faire appel à toutes les traces linguistiques, culturelles, mythologiques, historiques ou anthropologiques dont nous disposons, celles du passé comme du présent. Afin de créer le chaos, ou plutôt de réinventer dans mon écriture le chaos. Pour faire table rase de bien des aspects du siècle et de son choix politico-culturel final. En somme, l'antirationalisme et l'irrationnel sont pour moi les lieux de la mimesis littéraire, linguistique et anthropologique. En ce qui concerne la forme du récit, je privilégie, comme je l'ai déjà dit, le genre épique et le roman fantastique, lequel a connu en Italie son apogée dans les grands poèmes et les romans en vers des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles.

— *Par rapport à ce que l'écriture fut pour toi voilà dix ou quinze ans, dirais-tu qu'elle est devenue aujourd'hui un acte plus solitaire?*

— Je crois être parti d'une écriture chorale susceptible de rencontrer aussitôt une ferveur, une adhésion, et qu'à présent j'aborde une forme d'engagement plus solitaire : expliquer à la Méditerranée que le paradis ne coïncide pas avec l'Amérique et à l'Europe, ou à l'Occident, qu'il faut dialoguer avec tous les Sud de la terre.

— *Le mythe de la civilisation adriatique, si important dans la phase la plus récente de ton œuvre, a été cruellement lacéré, ces dernières années, par les diverses guerres et crises des Balkans, et l'Albanie, pays que tu aimes et connais, qui t'a même inspiré un journal, connaît à son tour une phase très incertaine. Il semblerait que les liens entre l'Italie, l'Albanie et l'ex-Yougoslavie soient encore, ou surtout, de type négatif (notamment l'extension de filières mafieuses). Comment vis-tu cette situation? De quelle aire adriatique encore possible nous parle ton œuvre?*

— Le mythe d'une telle civilisation n'est pas hyposta-

tique, il ne se réfère pas à une forme de perfection qu'une société aurait atteinte avant de décliner irrémédiablement. C'est le va-et-vient continu entre guerre et paix, repli et ouverture, qui engendre la vie de ces pays et de leurs cultures. Les Illyriens, les Épyrotes, les Dauniens, les Albanais de Dürres, les Arabes, les Turcs, jusqu'à Tito et Enver Hodja, correspondent à une continuelle tempête de mutations. Braudel lui-même a noté que le pollen de la culture a erré entre ces peuples, porté par des guerriers, des marchands et des moines. Le monde est un ivrogne qui ne trouve la bonne porte qu'après en avoir poussé cent autres, mauvaises.

Quant au lien entre les peuples de part et d'autre de l'Adriatique, je constate qu'après un long silence on en parle de nouveau, une fois tombé le mur du totalitarisme. Depuis l'autre côté, il nous arrive un peu de tout, étant donné la perméabilité des frontières. Mais en échange nous avons exporté une mentalité mafieuse et corrompue, et aussi les divers aspects de la superficialité occidentale, les roueries de la publicité télévisée. Aujourd'hui, le chaos règne sur l'Adriatique, comme, plus au sud, la guerre des religions et des cultures. Et pourtant, même en cela on peut voir des signes, bien sûr atroces, de vie, quand on les compare au nihilisme, à l'aphasie, au désengagement de l'Europe actuelle.

— *Une question plus personnelle : ton œuvre rencontre en Italie un vrai succès. Cela modifie-t-il ta façon de vivre, au quotidien, les questions du Sud ? Vois-tu dans ce succès un risque d'éloignement par rapport aux réalités que tu exprimes ?*

— Le succès de mes livres n'a guère d'incidence sur ma vie, et moins encore sur mon rapport au monde, car ce succès n'est pas fondamentalement économique. Il m'offre plutôt la possibilité de m'engager davantage encore là où je vis. À travers débats et conférences, je tente de participer à la formation de consciences plus jeunes que la mienne.

— *Dans ton œuvre, un moment très particulier a correspondu au court roman Ombres sur l'Ofanto, le seul dont la*

thématique soit ouvertement contemporaine, liée aux formes que prend dans les Pouilles l'activité mafieuse de la Sacra Corona Unita. Ton personnage est un jeune homme qui, tout en préparant une thèse sur Horace, devient le complice et chroniqueur (au sens médiéval du terme) d'un chef de bande local. Dans ce livre, j'ai senti, pour ma part, une profonde crise de l'auteur, une autolacération dont ne sortent indemnes ni la littérature ni la possibilité qu'elle aurait encore de transmettre une énergie positive. Livre de la colère, de la dénonciation frontale et sans appel, mais aussi livre de la rage contre une culture qui s'est avérée complice plus que résistante. Livre qui voudrait croire à une forme évolutive d'humanisme, mais frôle un anti-humanisme radical. Cette étape a sans doute été nécessaire pour passer à une autre saison de ton travail, mais n'était-ce pas d'abord une mort à toi-même, un de ces écroulements fondateurs que Rilke a souvent évoqués ?

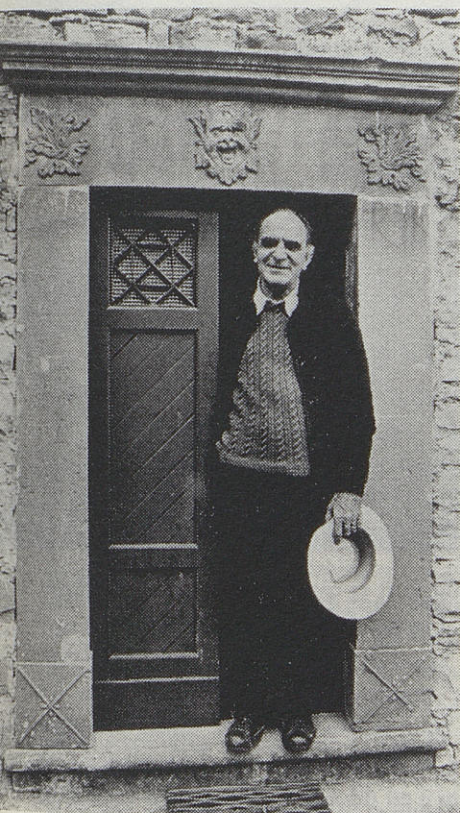
— J'oscille entre la certitude d'un vide total et un engagement furieux. Je m'explique : il est des moments où, si je m'interroge sur l'absurdité de l'existence, j'en viens à exalter l'ataraxie, le refus, l'aboulie, les règles de vie de l'existentialisme athée ou du nihilisme. Nous venons du rien et nous y retournons, etc. Mais ensuite je pense à tel trait de lumière, aux souffrances, au fait que nous sommes *contraints* (à vivre). À moins de programmer une forme d'euthanasie collective. Nous devons être endurants. C'est alors que se déchaîne en moi une sorte de fureur laïque faite d'un désir d'engagement, de plongée dans l'humain et le social : construire pour mieux supporter la vie. Je pense que l'écriture est aussi cela.

lecture

22 h

Une voix qui se souvient

Philippe Morier-Genoud lit *La Chambre* d'Attilio Bertolucci



Attilio Bertolucci

« Journal des faits mémorables arrivés aux Bertolucci depuis leur installation dans l'Apennin au XVIII^e siècle », *La Chambre* fut publiée en Italie (*La Camera da letto*, Rizzoli, 1984) puis fort bien traduite en français par Muriel Gallot, pour les éditions Verdier, en 1988. Au cœur du texte, un lieu et une histoire. Le lieu : à la frontière du haut Apennin âpre et rugueux et de la plaine douce et fertile du Pô, « un site abrité des vents, riche en herbe en bois et en eau, exposé en soleil comme il faut », où les pères fondateurs du domaine, les ancêtres d'Attilio Bertolucci, estimèrent que le moment était venu de s'arrêter ; c'était, écrit le poète « une terre pour y vivre, chevaux et hommes, durablement ».

L'histoire : celle d'une jeunesse en formation, durant l'entre-deux-guerres, quand l'attachement au giron familial et maternel va de pair avec le désir d'arrachement, d'éloignement, de départ ; en arrière-plan, la montée du fascisme dont témoignent des épisodes violents d'affrontement entre syndicats patronaux et paysans et, plus encore peut-être, des absences soulignées : « Cette année-là dont l'esprit refuse le souvenir – et c'est comme une chronique familiale à laquelle on a arraché des feuilles redoutables. » Pour rédiger ce qu'il nomme lui-même « un roman familial en vers », Attilio Bertolucci a créé une langue à la fois discursive et lyrique, une écriture travaillée où les éléments les plus simples prennent une saveur nouvelle.

Cette tentative poétique de retrouver le temps perdu, a suscité un écho, une résonance chez Philippe Morier-Genoud. Il y a retrouvé des paysages, images et lumières qui évoquaient sa propre enfance rurale, au-delà des décalages temporels et sociologiques (le père de l'acteur exploitait un domaine agricole mais n'en était pas propriétaire). À l'occasion de la parution de l'édition française, en 1988, il avait présenté à Villeurbanne une mise en voix du texte, respectant l'exigence de la parole et la densité des images, animée par un respect profond pour la parole du poète, sans effet oratoire ou scénique, sans autre intention que de rapprocher *La Chambre* des oreilles et des cœurs des spectateurs – intention pas si modeste qu'il y pourrait paraître ! Ce soir, une voix nous restituera une parole, nous conviera à « suivre un homme, entrer en lui, flotter comme un banc de mémoire à la surface de son récit ». « Les alvéoles de la mémoire sont fraîches comme des caves, vin et passé y fermentent plus fort », écrit Bertolucci ; peut-être cette voix fera-t-elle fermenter, en chacun de nous, le souvenir de son propre « roman familial ».

> J.-C. Z.

À 22 heures au petit cloître de l'abbaye.

exposition

Michel Macréau

L'œil qui parle

Deux yeux-lunettes ronds et noirs. Une bouche hachurée, et comme obturée par des barrières noires qui semblent arrêter son cri. Une figure tracée en noir sur un fond de toile verte, où le pigment léger colore à peine la matière du support sans en cacher la texture. Une main à quatre doigts noirs en forme de pétales de fleurs et reliée à l'œil gauche, après un long détour ondulant sous le visage... À droite du tableau, deux carrés inégaux, l'un blanc et l'autre rouge, donnent une note de couleur : clin d'œil à Mondrian (le tableau se nomme : *Hommage à Mondrian*) ou matérialisation ironique de l'idée classique d'un tableau fini, où la peinture viendrait combler tous les vides, emplir tous les doutes, occulter toutes les questions et présenter à l'œil une surface aplanie et harmonieuse, reflet tranquille d'un ordre social ou moral établi et pérenne. Le visage que Michel Macréau a inscrit sur le jute n'est pas serein. Le trait en est puissant et solide, d'un noir franc et massif. Mais la facture hésite entre le tag et le graffiti, entre le dessin puéril et l'écriture automatique et au-delà de l'immédiateté du dessin, de l'urgence de la ligne tracée, il y a quelque chose de réellement enfantin dans ce visage qui semble aller puiser sa force dans une mémoire universelle, dans un fonds commun à toutes les races et tous les âges. Et fort de cette collectivité partagée, de la confiance fondamentale qui, malgré lui, malgré peut-être toute vraisemblance, lui fait appeler encore et toujours son semblable à l'aide, vrille les deux points noirs de ses yeux dans les vôtres, bien au-delà du regard, et hurle silencieusement son besoin de rompre la solitude essentielle qui lui barricade la bouche, et grillage ses paroles... Des paroles que Michel Macréau, bien avant Jean-Michel Basquiat, inclut dans ses peintures. Avec une dimension poétique souvent, avec humour quelquefois, toujours avec la volonté d'inscrire la peinture dans le champ de l'écriture, et d'entremêler les volutes du dessin aux enchevêtrements de sens nés de ses jeux de mots. Comme pour affirmer, dans un même regard, la complexité d'une figuration malhabile



comme celle d'un enfant et la qualité picturale des lignes sobres qui jouent avec l'espace du tableau. Une peinture graphique quelquefois brutale, fondamentalement tendre, sous-tendue par une angoisse presque palpable dans les chantournements du trait, ou du tube avec lequel Macréau travaillait directement, sans l'intermédiaire d'un pinceau ou d'un couteau, mais qui a eu du mal à imposer, au-delà d'un petit cercle restreint de collectionneurs, sa puissance et sa clairvoyance... Un anonymat, (« un manque d'approbation » comme l'écrit si justement Dubuffet) qui pèse au peintre : Michel Macréau aimait à peindre en public, et à laisser son fusain, sa bombe ou son tube de peinture aller librement sur de grands formats. Et la ferveur de ses toiles, leur féroce lucidité, leur tendresse, leur humour, leur appel émouvant commencent aujourd'hui seulement à frayer leur chemin : grâce entre autres, au travail de Cérès Franco, qui fut l'une des premières galeristes à croire en Michel Macréau et à défendre une peinture qu'elle expose actuellement à la maison du terroir de Lagrasse.

> Nicole Zimmermann

cinéma aux étoiles

21h 30

cycle vidéo

11h

15h

17h

Encore un film sur les fous ?

Eh bien justement, non pas du tout. Bien sûr, Nicolas Philibert a filmé *La moindre des choses*, à la Borde, avec les pensionnaires de ce qu'il faut bien appeler, faute de mots plus adéquats, une clinique psychiatrique. Ou une institution spécialisée. Mais le drôle de château perdu au milieu des bois où se déroule le film n'a rien de commun avec l'idée la plus optimiste qu'on pourrait se faire de l'hôpital, et à fortiori rien à voir non plus avec la réalité d'une maison de soins... La Borde a été créée par Jean Ory, en 1953. Quelques mois plus tard, un jeune étudiant en pharmacie, qui porte déjà en ses fioles quelques solides éléments de philosophie, Félix Guattari, rejoint Jean Ory, et tous deux guident leur navire dans le sillage du psychiatre catalan François Tosquelles : une façon de soigner à la fois les malades et les médecins, d'apprendre à vivre ensemble en se respectant les uns les autres, de partager les tâches du quotidien pour garder un lien avec la réalité, et de ne pas passer du ghetto de la folie à l'isolement de la clinique... Bref, ce qui fait de La Borde un lieu à part, pas plus proche de l'antipsychiatrie, qui a incarné les beaux jours des années soixante-dix, que du traditionnel hôpital psychiatrique. Un lieu de psychothérapie institutionnelle, inclassable, à nul autre semblable sinon à lui-même, et qui a pour ces raisons-là séduit le cinéaste dont le propos est de mêler la fiction et la réalité tout en filmant une aventure humaine.

Tous les ans, à La Borde, les malades et les soignants jouent ensemble une pièce de théâtre. Cette année, Marie, la comédienne aide-soignante, a choisi *Opérette* de Gombrowicz. *La moindre des choses* suit donc les répétitions de cette pièce. Bien sûr, les acteurs sont des pensionnaires. Mais rien ne signale s'ils sont des pensionnaires malades, ou des pensionnaires aidants. Et en les suivant dans leur vie, sur les planches ou après, le voile ne se lève pas forcément. Et dans cette incertitude qui n'est pas une question, se jouent la pièce et le film. Un film sur chacun de nous, fou ou pas.

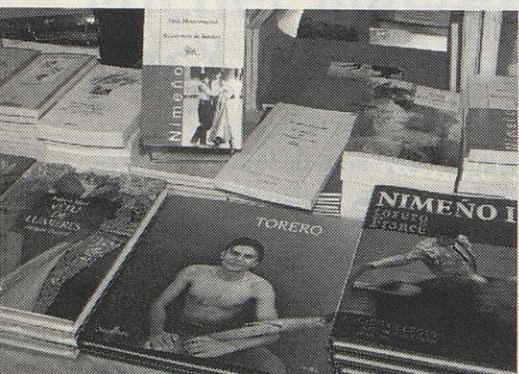
> N.Z.

Primo Levi : et mon tout est un homme de William Karel

Une caméra qui tremble sur le nom de Primo Levi, écrit en majuscule à côté de la sonnette, le plan de la rue, de la cage d'escalier... Le film ouvre sur l'annonce au journal télévisé du suicide de Primo Levi. Et déroule la vie de ce jeune bourgeois de Turin, ingénieur chimiste, qui comprend brutalement qu'on peut faire des différences entre les êtres à cause de leur naissance, et que parce qu'il est, lui, né dans une famille juive, il n'a plus droit à l'université, à la citoyenneté, à la vie. Et choisit la résistance. Patriote ou Juif ? A cette question qu'on lui pose lors de son arrestation, Primo Levi répond qu'il est juif. Parce que, dit l'une de ses amies, il est convaincu qu'être juif n'a jamais été une faute. Quelques témoignages de ses proches, de longs extraits d'une interview réalisée dans un wagon de chemin de fer, où Primo Levi raconte sa déportation à Auschwitz, quelques images de son retour, des années plus tard, dans un camp transformé en musée, des passages de ses livres, lus par le comédien Bernard-Pierre Donnadiou, en voix off... Petit à petit, se dessine le portrait d'un homme, qui a continué d'exister après Auschwitz, et qui, comme tous les autres survivants des camps de concentration nazi portera la culpabilité - et le questionnement - d'avoir, lui, survécu à ce qui en a tué des millions d'autres. Puis, et seulement ensuite, se précise le portrait de l'écrivain : de celui qui n'a pas eu le simple besoin de raconter, de porter témoignage de ce qu'il a vécu. Mais qui a raconté Auschwitz en en approchant au plus près la réalité, en nouant avec les mots la terrible vérité : comme un chimiste qui dit la réaction des éléments mis en contact les uns avec les autres. Comme un écrivain qui devra attendre la 44^e édition de l'histoire de la littérature générale italienne pour y figurer, avec, d'emblée, la mention « sans doute le plus grand écrivain italien... » Comme un homme dont le destin, mêlé de si près à l'Histoire, est difficile à dissocier de la force sobre de son écriture.

Un homme qui porte gravé sur le marbre de sa pierre funéraire ce numéro 174517 qui était tatoué sur son avant-bras.

> N.Z.



La librairie (suite)

Il n'y avait pas grand monde hier matin à la librairie, toujours située dans l'ancien réfectoire des moines à l'abbaye. La veille, l'ouverture à 14 heures avait donné lieu à une ruée. Les rayons les plus dévalisés avaient été dans l'ordre décroissant : les livres pour enfants, Verdier, la tauromachie enfin, à égalité approximative avec la littérature dans les collections de poche. Les libraires ont cru reconnaître quelques types de lecteurs : enfants donc, pédagogues inquiétés par l'approche de la rentrée, estivants heureux de combler leurs lacunes de l'année, simples flâneurs amis des librairies. Mais il ne s'agit là que d'impressions que nulle enquête n'a confirmées.

Hier encore, dans l'après midi, à l'heure des lectures puis de la rencontre consacrée à la tauromachie française et à Nimeño II, l'affluence était revenue. Les faits étant rapportés très exactement, qu'en conclure ?

> Ph.R.

Un si beau combat

Pour savoir de qui l'on parlait hier aux rencontres de l'abbaye, il convenait de passer d'abord, juste avant le cloître, par l'exposition des photos de Nimeño II par Michel Dieuzaide. Pour qui ne connaît rien à la tauromachie, Christian Montcouquiol c'est d'abord un visage. Cet homme-là était beau, si l'on entend par là que sur son visage se lisaient une tension, une crainte, une douceur, une jeunesse, un doute. Il est même surprenant de voir ce visage-là sur un corps qui simultanément est tendu vers une beauté formelle.

Pour savoir de qui l'on parlait, il fallait aussi écouter la lecture de Marc Betton, Laurent Manzoni, Laurence Roy. « Les bienheureuses peur du passé... », « pour lui la mort n'était rien qu'une horreur... », «...recouvre-le de lumière... ». À travers les fragments du livre écrit par Alain Montcouquiol, on saisissait le passage de la passion du toro d'un frère à l'autre. Les images alors revenaient : Nimeño, cet enfant.

Il fallait ensuite écouter Alain Montcouquiol, l'aîné. Il disait que pour les deux frères, les toros n'étaient affaire ni de racine, ni de destin, puisque nés auvergnats d'un père militaire qui aurait pu ne jamais être en garnison à Nîmes. Alain Montcouquiol a dit : « Quand j'ouvre un livre neuf, l'odeur me fait penser aux toros parce que j'ai beaucoup lu de livres sur les toros quand j'étais jeune. » Il a dit aussi : « Je ne sais

pas si les toreros parlent bien de leur métier. Mais je sais qu'ils y réfléchissent parce qu'ils sont confrontés à la seule question importante, la mort. » Il raconta comment on opposait des arguments bêtes à leur désir de toréer, eux, des Français et on comprenait combien cette histoire-là émergea comme une conspiration contre la bêtise. Alain Montcouquiol parla aussi de la conception éthique qu'avait son frère de la tauromachie, d'une manière de faire des choses pour être en paix avec soi-même ; il dit un peu plus tard ce qu'était un beau combat « quand le toro cesse d'être un adversaire qui veut vous tuer mais quelqu'un qui fait quelque chose de beau avec vous. On est en paix avec soi-même quand le toro vous rend heureux pendant, alors que les autres c'est après. » Pour parler d'une société injuste, celle-ci, il évoqua « une société où ce qui concerne la souffrance et la mort est planqué. »

Ainsi Alain Montcouquiol, d'une voix grave et douce, nous aiguilla. La corrida ? Vertu puisqu'elle aspire à la vérité. Hier, on a su aussi que pour parler de la corrida, rien ne vaut un torero. On a compris enfin que la fraternité, inconsolable maintenant, aurait bien pu se passer des toros.

> Philippe Rochette

diupla br Cagnat

AFICION

8 fev 57

QUAND AL ROUSSEIN
ENSEIGNE L'ÉCRITURE
TOUAREG, TOUT LE
MONDE SE SENT
UN PEU TOUAREG.

ALORS LÀ J'ÉCRIS
LILIANE, C'EST
MON PRÉNOM.

ÉCRITURE
"TIFINAGH"
DANS LE SABLE

QUAND NIMENIO (A. Montcaupiol) parle de
TOROS ON SE SENT TOUT UN PEU TORERO.

J. L. J.

Ferdinand Alquié

La passion de la raison

« La philosophie est le propre de ceux qui, ne pouvant jamais coïncider avec eux-mêmes, ne parviennent pas tout à fait à trouver à la vie le goût de la vie, et aux fruits le goût des fruits. Sinon pourquoi philosopheraient-ils ? » (*Solitude de la raison*, p. 185) commente Alquié en marge d'un poème de Jean Wahl écrit au camp de Drancy. Philosophe, Alquié (né le 18 décembre 1906, à Carcassonne) le fut à temps plein et de multiples façons : en tant que professeur, d'abord dans le secondaire (de 1930 à 1945), puis dans le supérieur, à Montpellier puis à Paris (de 1952 à 1976), en tant qu'historien de la philosophie (avant tout de Descartes et des cartésiens, mais aussi de Kant), en tant que philosophe original (du *Désir d'éternité*, en 1943, à *La Conscience affective*, en 1979), en tant qu'éditeur de Descartes (trois volumes parus en 1963, 1967 et 1973) et de Kant (en 1980 et 1984), en tant que personnage public, très actif durant la Résistance, correspondant de l'Académie des sciences et des lettres de Montpellier (1972) et membre titulaire de l'Académie des sciences morales et politiques (1975), enfin, en tant qu'ami et lecteur de poètes tels Joë Bousquet ou André Breton. C'est à Montpellier qu'il s'éteint, le 28 février 1985.

Qui a pu suivre les cours d'Alquié se souviendra avant tout de sa voix rocailleuse, de son accent du Sud, du débit régulier de la prononciation, de sa ponctualité – la leçon venait comme tout naturellement s'inscrire dans l'heure –, de son humour et, bien entendu, de l'extraordinaire clarté et précision des propos qui, rédigés sur de petites feuilles de papier, étaient lus sur le ton vivant que peut avoir, parfois, la parole professorale.

L'histoire de la philosophie, telle que la pratiquait Alquié, avait un but, celui qu'il expose en avant-propos au *Rationalisme de Spinoza* : « La vérité d'une philosophie se mesure à la vérité de l'homme, et la vérité de l'homme est celle d'une expérience. » Contre ceux qui, tel Martial Guérout, prétendaient pouvoir réduire la pensée philo-

par Francis Wybrands



Portrait par Gérard Nicolas

sophique à « l'ordre des raisons », ou ceux, beaucoup plus nombreux, qui se faisaient fort de ramener les questions métaphysiques à des considérations psychologiques, Alquié a toujours tenu à rapporter le philosophique à une « expérience de la conscience » irréductible tant aux contraintes de la liaison des concepts qu'aux contingences de leur genèse empirique. Lire Descartes ou Spinoza n'était pas pour lui tâche d'historien spectateur d'un passé à jamais révolu, mais incitation à penser à nouveau à partir de l'expérience qui avait été la leur. Le respect de la lettre des doctrines étudiées ne devant jamais être séparé de l'exigence de penser par soi-

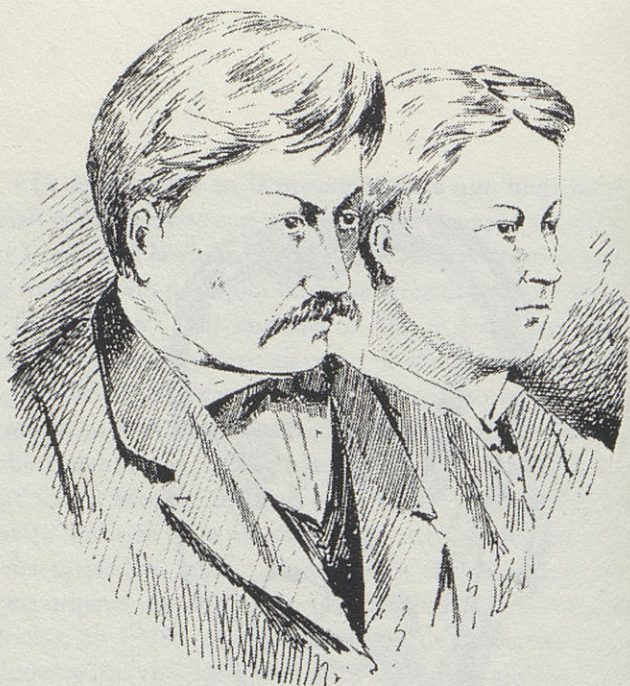
même, c'est-à-dire librement. Cette liberté consubstantielle à l'acte de penser, il l'avait apprise au contact de Descartes, au plus loin du « cartésianisme » auquel le réduisent ceux qui ignorent sa doctrine. Ce pouvoir absolu de notre libre arbitre de choisir la vertu, Descartes le nommait, dans les *Passions de l'âme*, « générosité ». Plus que par ce qu'ils disent explicitement, c'est avant tout par ce qu'ils visent que les philosophes sont proches, et ce qu'ils visent, jamais ils ne pourront en faire un objet de compréhension mais seulement prendre en considération le fait qu'ils en sont et seront à jamais séparés. Tout système, prétendant réduire l'écart entre la conscience et l'être, ramener la transcendance dans les structures de l'immanence, est voué à l'échec. Cette non-coïncidence au cœur de l'acte philosophique, Alquié a cru la percevoir dans l'expérience poétique et en particulier chez les surréalistes : « Une telle expérience, où se révèle la non-suffisance du monde, où se déréalise le quotidien, où se fait jour le pressentiment de l'Être, me paraît très proche de l'expérience qui fut la source de toute métaphysique » (*Solitude de la raison*, p. 26). Poésie et philosophie ont une source commune, même si les facultés mises en œuvre (imagination et raison) ne doivent pas être confondues. *La Conscience affective*, rejoignant les intuitions de son premier ouvrage (*Le Désir d'éternité*), explore cette expérience fondamentale, pré-objective, « avant toute représentation », que romanciers et poètes, mais aussi les philosophes, ont su reconnaître. « Le savoir affectif n'est pas un savoir intellectuel non encore explicité, mais un savoir autre. Savoir affectivement, c'est savoir autrement. »

« Raison aimante » — « raison ardente » disait Breton — qui, si elle n'est pas toute la raison, n'en est pas moins à la source de la raison. La « passion de la raison » qui animait le philosophe, tant dans sa vie que dans son œuvre, ne doit pas être oubliée.

les trois crimes de Saint-Hilaire

Les assassins, c'est les autres.

par Dominique Blanc



Bos et Castan dans le box des accusés.

Sur une route de campagne, un jardinier découvre, à l'aube, une longue tache de sang. Elle le conduit à la rivière où une main dressée émerge de l'eau encore froide de mars. On y découvrira le cadavre du notaire de Saint-Hilaire, et non loin, épars sur les berges, les instruments de son office : des plumes, un encrier et du papier timbré. L'étude du notaire a été pillée et saccagée.

Qui peut avoir ainsi mortellement malmené un notable, si ce n'est un « forain », un étranger. Pour en administrer la preuve tout en lavant la communauté du soupçon, le maire, tout-puissant en ces temps de République au village – nous approchons de 1880 – réunit l'ensemble de ses administrés afin de scruter sur leurs corps la trace d'une violence, le stigmate d'un combat. Tous s'y prêtent de bonne grâce. Il reste

pourtant deux ouvriers, récemment descendus de leur montagne toute proche pour prêter la main à un parent du village. Ils ignorent l'ordre du maire, se désignant ainsi à l'attention soupçonneuse des villageois.

On signale alors leur mine patibulaire et leurs gestes méfiants. Leur accoutrement de pauvres manouvriers montagnards contraste avec les vêtements des vignerons de la plaine. Leurs bottes et leurs blouses deviennent suspectes. Ils disent en avoir ôté la boue, n'en ont-ils pas effacé le sang ? On trouve de la corde et des restes de foyer dans la triste mesure de leur parent. Peu importe s'ils disent avoir brûlé un sac de copeaux de bois. Leur alibi les singularise : comme tous les pauvres en visite, ils ont dormi à trois dans le même lit, sur l'unique paille de la pièce unique. On se souvient alors que le gendre et ami qui les accueille était employé par le notaire pour soulager ses douleurs. Un rebouteux, qui avait accès à l'intimité du notable. L'homme d'écriture, d'argent et de pouvoir, a laissé pénétrer chez lui, pour son malheur, ce à quoi tentent d'échapper ceux qui ont durement gagné, grâce à la vigne, leur statut de propriétaire : l'ignorance, la pauvreté et les mauvaises manières. Il n'en faut pas plus pour désigner les coupables. Les trois ouvriers agricoles passeront un mois à la prison de Carcassonne.

Un jour, pourtant, le hasard d'une dénonciation, au cours d'une procédure concernant un autre méfait, fera découvrir les vrais coupables : un ouvrier maçon et un apprenti bourrelier, Bos et Castan, sans rapport avec le village mais qui, de prison en prison, ont manigancé le vol du curé de Salles-d'Aude et l'attaque du notaire de Saint-Hilaire. Oubliée l'erreur judiciaire, ce sont eux désormais, « les autres », les criminels implacables prêts à terroriser la contrée. Les femmes inculpées avec eux seront innocentées par la Justice. Qu'importe : un journal de l'époque l'assure : *« Leurs figures pâles et étirées portent l'empreinte du vice. »*

L'Histoire se répète parfois. Quarante ans plus tard, un autre assassinat a lieu à Saint-Hilaire. La vigne est alors bien implantée et les vignerons ont grand besoin d'une main-d'œuvre étrangère que les montagnes proches ne suffisent plus à leur fournir. Les Espagnols y suppléent et la province d'Aragon fournit son contingent de travailleurs de terre. Les Aragonais de Saint-Hilaire sont organisés en petite communauté au cœur même du village. Ils y ont leur auberge. Et leur représentant : André Téjerons s'est imposé comme intermédiaire dans la négociation des salaires et des conditions de travail entre les propriétaires et les saisonniers qu'il fait venir de son pays natal. On le surnomme *Saragosse*.

Un jour de mai 1923, son jeune compagnon de chambre est assassiné. En bon immigré soutenu par l'espoir du retour, il mettait de côté l'essentiel de sa solde. L'aubergiste, dont la femme et le fils seront relâchés, malgré les incohérences répétées de leurs témoignages, accuse *Saragosse* d'avoir organisé le vol et de l'avoir poussé au crime qu'il avoue. Commence alors pour Téjerons un long combat contre l'adversité. Avec l'aide de son avocat, il démonte un à un les témoignages à charge. Reste la terrible accusation de l'aubergiste, dont la rumeur disait qu'il avait séduit la femme. Le jury y ajoute foi : l'accusateur assassin est condamné à la perpétuité et Téjerons à la peine de mort.

Il existe quelques raisons de se souvenir de ces deux histoires. La première d'entre elles a inspiré une complainte – peut-être la seule, certainement la dernière, à concerner l'Aude – que l'on a longtemps chantée dans les villages des Corbières. Elle aurait enchanté les Surréalistes par la force nue de sa poétique rudimentaire. Les faits, directement extraits des comptes rendus judiciaires, y sont rimés dans un dénuement de l'expression qui laisse sourdre à chaque vers la puissance terrible d'un double destin : celui de la victime, celui de l'assassin.

les trois crimes de Saint-Hilaire

Venez entendre l'histoire
De deux féroces bandits
La terreur de leur pays
Ils avaient l'âme bien noire
Vous frémirez au récit
Du crime qu'ils ont commis.

Un jour ils firent le pacte
De s'unir, de s'associer
Pour voler, assassiner
Ils consacrèrent cet acte
Par un solennel serment
Dans la prison de Perpignan.

Ces deux hommes exécrables
Du nom de Bos et Castan
Jurèrent d'être brigands
Voulurent ces misérables
Posséder beaucoup d'argent
En versant beaucoup de sang.

Les voilà dans Saint-Hilaire
En sortant de leur prison
S'en vont droit à la maison
Où logeait le bon notaire
Castan à Bos s'adressant
Lui montra l'appartement.

Sur la route de Verzeille
Castan alla se cacher
Bos frappa comme un archer :
Le notaire se réveille
S'habilla comme il put
À la fenêtre apparut.

Bos fit savoir au notaire
Que la vieille Bénajean
Voulait faire son testament
Le magistrat débonnaire
À son dire ajouta foi
Répondit : « Attendez-moi. »

Bos attendit sur la route
Que le notaire fût prêt
Le bonhomme se pressait
N'ayant conçu aucun doute
Sur ce mensonger récit
Inventé par le bandit.

Ayant fini sa toilette
Maître Yence descendit
Bos alors le rejoignit
Cachant sa mine suspecte
Et marchant à son côté
Jusqu'à l'endroit indiqué.

Arrivé à l'oratoire
Un homme apparut soudain
C'était Castan l'assassin
Comme la nuit était noire
Le notaire s'arrêta
Mais le bandit s'avança.

Il lui dit : « La bourse ou la vie ! »
Bos d'un revolver armé
Par deux fois l'a déchargé
Et la victime assaillie
Par deux balles dans le front
S'affaissa de tout son long.

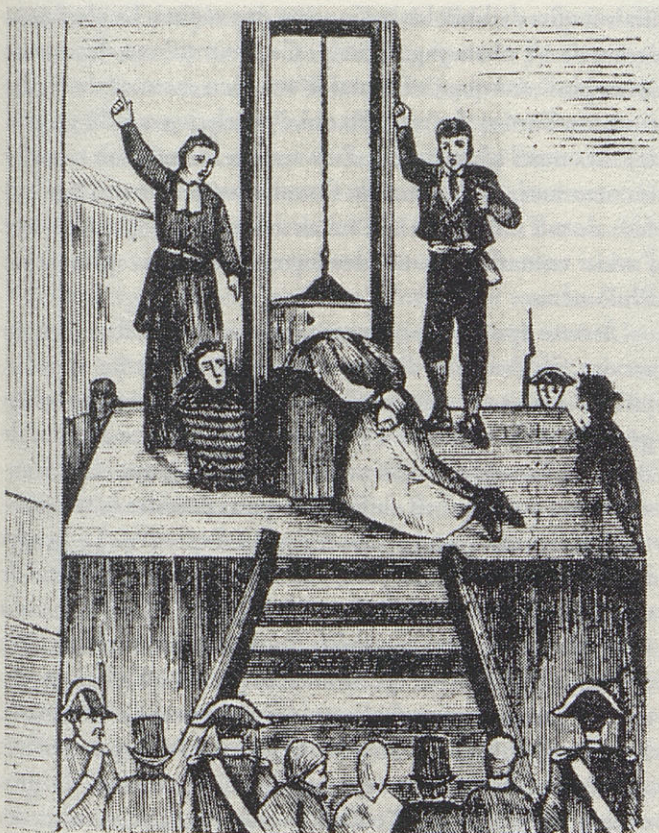
Ayant repris courage
parvint à se relever
Il vit alors redoubler
des bandits la sourde rage
Le notaire combattait
De sa canne les frappait.

C'était une lutte horrible
Que les coups de leur revolver
Brillaient comme des éclairs
Bos plus cruel, plus terrible
À coups de canne achevant
Le notaire tout sanglant.

Ils couvrirent leur victime
D'un grand fagot de sarment
Bos dit alors à Castan :
« Si nous avons commis le crime
C'est pour voler le magot :
Allons le prendre au galop. »

Se trouvant chez le notaire
Ils ont pillé sans raison
Volant, fouillant la maison
Ayant quitté Saint-Hilaire,
Ils ont partagé l'argent
Trouvé dans l'appartement.

Dans la ville de Narbonne
Eut lieu leur arrestation
Plus tard leur condamnation
Prononcée à Carcassonne
A décidé de leur sort
Les a condamnés à mort.



Quant au second assassinat évoqué, il en cache un troisième. Le 8 février 1924, Téjerons, dit *Saragosse*, est conduit à l'échafaud. À Carcassonne, où a lieu l'exécution, vit un jeune garçon de quinze ans, témoin parmi d'autres d'une possible erreur judiciaire. Des années plus tard, il fera un film de cette exécution capitale. Un film terrible. Qui, après l'avoir vu, n'a entendu longtemps résonner le bruissement, pourtant imperceptible, des pantoufles des gardiens jusqu'à la cellule du condamné à mort ? Qui n'a retenu sa respiration quand des mains implacables le traînent jusqu'au cou-telas ? André Cayatte a intitulé son film, directement inspiré du destin de Téjerons, *Nous sommes tous des assassins*.

Pour en savoir plus : Clément Cartier, *Les Grandes Affaires criminelles de l'Aude. De la Révolution à 1975*, Privat, 1996.

chapitre III

L'énigme des morts sans corps

par Didier Daeninckx

Je relus le texte avec la désagréable impression que, dans cette histoire tordue, quelque chose avait à voir avec ma vie. Je reposai les feuilles imprimées pour tenter de retrouver le site qui les hébergeait, sur Internet. En vain. Dès le lendemain, une grosse affaire de financement occulte, sur laquelle se projetait l'ombre d'un conseiller du président, accapara tout mon temps et toute mon énergie. On mobilisa au moins les effectifs d'une brigade pour comprendre les mécanismes des multiples transferts de fonds, récupérer toutes les pièces comptables au Libéria, au Lichtenstein, et constituer des dossiers solides sur l'ensemble des intermé-

diaires afin de bien les tenir entre nos mains. Le chef nous remercia au champagne tiède. Ce n'est qu'une dizaine de jours plus tard que j'exhumai le texte, en mettant de l'ordre sur mon bureau. Le mystère qui s'y cachait avait dû grignoter mes nuits à la manière d'un termite virtuel, me tarauder les neurones, car la solution flottait tranquillement à la surface de ma mémoire. Elle tenait en un nom. Un nom que j'avais entendu par inadvertance, cinq ans plus tôt : Philomena.

À cette époque, je n'assumais pas encore la direction du service. Il n'existait d'ailleurs pas dans sa forme actuelle, puisqu'il avait été créé, pour partie, lors de la réorganisation générale de la « piscine » qui avait suivi la chute du mur de Berlin et l'autodissolution de l'empire soviétique. On m'envoyait un peu partout en Europe, pour prendre la température et, accessoirement me mettre à l'épreuve. Le boulot n'était pas bien compliqué. Je m'installais dans un hôtel de catégorie moyenne, à Sofia, à Budapest, à Varsovie ou à Bratislava, et je me composais un profil de petite affairiste française alléchée par les immenses profits qu'allait engendrer le passage au capitalisme d'une moitié de continent. Ensuite, il suffisait d'éloigner le menu fretin en attendant que la rumeur arrive aux oreilles des poissons de gros calibre. C'était un jeu d'enfant, ensuite, de faire miroiter des paiements réguliers en dollars pour embaucher des correspondants. Cette fois-là, j'en suis certaine, je me trouvais en Hongrie, dans un palace art-déco déglingué de Szeged, à une portée de fusil de la frontière serbe. La ville n'avait jamais été aussi florissante. Elle vivait au rythme du conflit en ex-Yougoslavie, chaque rafale tirée remplaçait une ampoule, chaque obus explosé repeignait une façade, chaque blindé en mouvement refaisait une toiture ! La nuit les trafiquants d'armes faisaient la bombe, et réglaient leurs comptes à l'aide de leur marchandise. Au matin, les policiers hongrois se contentaient de ramasser les cadavres qu'on jetait dans la fosse commune, sans autre forme de procès. Le

secteur était des plus chauds, et je bénéficiais exceptionnellement d'une couverture un peu plus épaisse : j'étais censée donner des cours de civilisation française à l'université Kossuth. Le type qui m'avait affectée à ce job n'était pas le dernier des idiots. Le bout de Serbie situé de l'autre côté de la frontière formait une sorte de couloir enclavé entre les pointes les plus orientales de la Croatie et de la Bosnie. Une poussée des deux armées pouvait assez facilement isoler la ville principale de cette province, Novisad, et tous les Serbes qui en avaient les moyens s'arrangeaient pour mettre leur famille à l'abri, à Szeged. Je m'étais liée d'amitié avec un petit groupe d'entre eux, des fils de tortionnaires, qui fréquentaient épisodiquement l'université. Certains ne cachaient pas que leurs absences étaient dues à de très spéciales scènes de chasse, en Bosnie. Ils buvaient sec, fêtant chaque soir les avancées de leurs troupes dans le gruyère yougoslave, et je tendais l'oreille pour recueillir les confidences. C'est là que j'ai obtenu ce qui reste à ce jour mon plus gros succès, et qui m'a valu une promotion fulgurante. Le rejeton d'un des aides de camp de l'épurateur général Ratko Mladic avait rejoint la petite bande d'excités. Un horrible gringalet qui compensait par le discours la manière dont la nature s'était comportée à son égard. Il ne tenait pas la distance, et je devais profiter du court laps de temps, une véritable fenêtre de tir, qui se situait entre les effets euphoriques de l'alcool et le coma éthylique. Un soir que je lui avais fait miroiter des cours de rattrapage nocturnes, il s'était délesté d'un secret bien lourd à porter : les troupes de son père allaient marquer un point décisif grâce aux armes « intelligentes », bourrées d'électronique, qu'un cargo ukrainien battant pavillon comorien devait livrer au large du port monténégrin de Ulcinj, juste au-dessus de la frontière albanaise. L'information s'était révélée exacte, et elle avait permis l'interception du navire, par les forces navales onusiennes. Les services de sécurité serbes étaient aussitôt devenus fous, et on sentait physiquement la pression qu'ils exer-



étaient sur la population, la rigueur des procédures de vérification qu'ils avaient mises en œuvre. Bien que l'origine n'en soit pas encore découverte, la fuite permettait de régler quelques affaires en suspens. La nuit, les mitrillages redoublaient d'intensité, dans les faubourgs de Szeged. Une semaine après l'arraisonnement du bateau « comorien », l'un des blousons dorés de Novisad me confia, entre deux verres d'alcool blanc, que le fils de l'aide de camp avait été arrêté et transféré de l'autre côté de la frontière. Je fis semblant de ne pas prêter attention à ce qu'il me disait.

— Taillé comme il est, ils vont avoir du mal à en faire un combattant !

Il se contenta de hausser les épaules et de piquer du nez vers la table. Une heure plus tard, dans ma piaule de l'hôtel art-déco, je rangeais l'indispensable dans un élégant petit sac à dos, et m'apprêtais à suivre les instructions d'exfiltration que devait me communiquer un vieux garçon d'étage qui travaillait pour nous depuis la révolution meurtrière de 1956. Je descendis dans le hall et m'abîmai dans la contemplation du menu. Les directives se présentèrent sous la forme d'un prospectus du syndicat d'initiative, posé sur le coin du bar, et qu'il fit négligemment tomber au passage. Je commandai un café turc et ramassai le dépliant. Un trait de stylo entourait la photo de la synagogue de Szeged, imposant témoin d'une autre guerre ethnique. Je m'attardai un peu avant de sortir. Je traversai le boulevard commerçant qui sépare le cœur de la ville des faubourgs. Une petite rue chichement éclairée montait en pente douce vers le dôme de la synagogue. « Il » m'attendait à droite, rencogné sous l'enseigne d'une pension de famille. Il marchait maintenant au rythme exact de mes pas, confondant leurs échos. Je savais qu'il longeait les murs pour que la lumière jaune des candélabres ne frôle pas on visage. La seule question que je me posais vraiment était de savoir s'il avait décidé de me tuer d'une balle dans la nuque, ou s'il choisirait la discrétion du couteau. Deux réverbères éteints plongeaient la rue dans le noir, dix mètres devant moi, et je compris que c'était là qu'il allait attaquer. Je hasardai quelques pas, dans la flaque d'obscurité,

et lui fis face, les mains nues. Les lumières, en contrebas, découpaient sa silhouette massive. Le seul détail que je distinguais brillait au bout de son poing : la gueule avide de sang d'un flingue de fort calibre. L'homme imprima plusieurs mouvements brefs au reflet pour me signifier de m'engager dans une impasse étroite qui menait vers des jardins. Je levai les bras et reculai vers le passage quand un éclair zébra la nuit. Le type poussa un cri rauque et s'effondra à mes pieds. Je sentis le poids d'une main sur mon épaule. Une voix féminine me chuchota à l'oreille, en français.

— Viens vite, il ne faut pas traîner dans le quartier.

Elle me guida jusque derrière la synagogue où m'attendait une Skoda ordinaire. Le vieil homme qui se tenait au volant se pencha à la fenêtre, juste avant d'enclencher la première. Il embrassa l'inconnue en lui murmurant :

— Je t'en supplie, Philomena, fais très attention à toi.

Une fois rentrée en France, j'avais essayé, sans succès, de connaître l'identité de celle qui m'avait sauvé la vie, puis d'autres missions avaient effacé le souvenir de cette nuit, à Szeged.

Tard dans la soirée, je me remis devant l'écran du PowerBook pour tenter de renouer avec le site mystérieux qui évoquait l'un des nombreux fantômes qui peuplaient ma vie. Je slomai un bon bout de temps entre les serveurs pornos, pour finir, vers une heure du matin à accrocher un curieux texte sur « info ://Rob-Delir ».

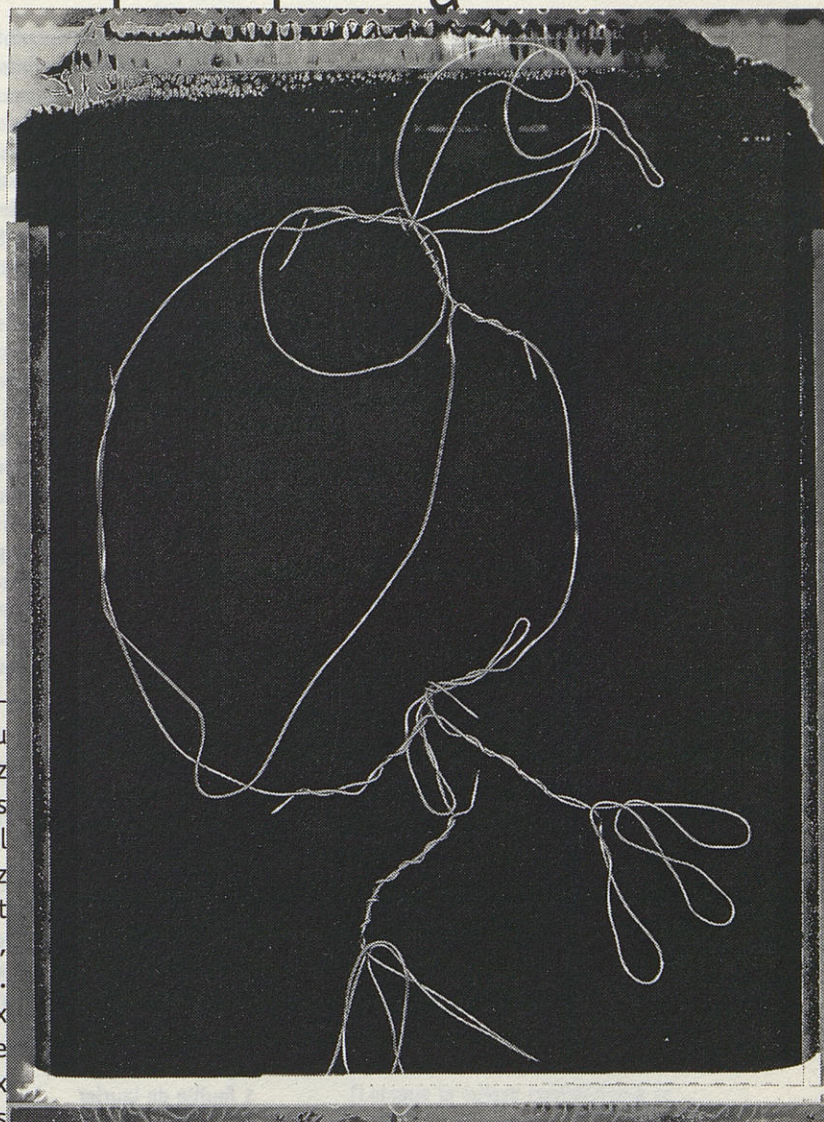
(à suivre)

recettes

le perdreau

« Si, par chance, vous devez manger une perdrix – ou un perdreau – souvenez-vous de son vol. Visez l'une des ailes. Rien n'est plus beau qu'un vol de perdreau. Il doit en rester le goût : vous allez manger du vol. Si vos amis ont pris les ailes, prenez le bréchet, qui est comme l'ancre des ailes. Laissez les cuisses aux marcheurs : elles ont un goût de fatigue et de peur : les perdreaux ne piètent que s'ils n'osent pas voler. Ne piétez pas : prenez l'aile. N.B. On pourrait me dire : et les poulets ? C'est vrai, les poulets, qui ne volent guère, ont parfois de bonnes ailes. C'est la mémoire qui fait ça : le patrimoine. »

Pierre Dumayet



par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

recettes

Les perdreaux à la catalane

Pour 4 personnes

4 perdreaux
10 gousses d'ail épluchées
5 tomates
2 cuillerées à soupe de saindoux
1 brin de thym, 1 petite feuille de laurier
sel, poivre

Plumer, vider, flamber les perdreaux. Les faire revenir dans une cocotte avec le saindoux. Ajouter les gousses d'ail entières et les faire colorer tout doucement (il ne faut pas qu'elles brunissent car cela donnerait mauvais goût à la préparation).

Retirer les oiseaux et tapisser le fond de la cocotte des tomates pelées et épépinées et grossièrement coupées. Saler, poivrer, ajouter le brin de thym et le laurier. Coucher les perdreaux sur ce lit de tomates. Couvrir la cocotte et faire cuire à feu doux 1 bonne heure.

On peut servir ces perdreaux accompagnés de pâtes fraîches.

Perdreaux farcis aux cèpes

Pour 4 personnes

2 perdreaux
1 oignon
3 échalotes
1 kg de petits cèpes
3 foies de volaille + ceux des perdreaux
75 g de jambon maigre
125 g de lardons
1 œuf
1 bol de mie de pain
4 cuillerées à soupe de bouillon de volaille
4 brins de persil
huile, sel, poivre

Hacher l'oignon, les échalotes, les pieds des cèpes et faire revenir le tout à feu doux dans une poêle avec un peu d'huile.

Hacher les foies, le jambon et 3 brins de persil, ajouter la mie de pain trempée dans 1 cuillerée à soupe de bouillon et essorée, puis l'œuf entier. Saler, poivrer. Bien mélanger le tout, et en farcir les perdreaux.

Préchauffer le four à 150° (thermostat 5).

Mettre un fond d'huile dans une cocotte et y faire dorer les lardons, puis les oiseaux en les retournant bien de tous côtés et, pour finir, les têtes des cèpes. Couvrir et glisser la cocotte dans le four doux pour 30 minutes.

Au moment de servir, déglacer le fond de la cocotte avec les 3 cuillerées de bouillon.

Napper les perdreaux coupés en 2 avec ce jus et saupoudrer de persil haché.

Les perdrix en gelée

Pour 6 personnes :

3 perdrix
1 pied de veau
3 blancs de poireaux
2 oignons
3 échalotes
2 gousses d'ail
1 feuille de laurier
20 grains de poivre
50 cl de vin blanc sec
2 citrons
2 blancs d'œufs
sel

À commencer la veille.

Plumer, vider, flamber les perdrix et les frotter avec les citrons coupés en 2 pour qu'elles gardent leur couleur, puis les envelopper dans un linge sans les brider. Les mettre dans une grande casserole avec 5 verres d'eau, du sel, le laurier, les grains de poivre, les échalotes, les gousses d'ail, les oignons, les poireaux

et le pied de veau fendu en 2. Après 1 heure de cuisson ajouter le vin blanc et laisser cuire encore 30 minutes.

Quand les oiseaux sont cuits, les retirer, verser le bouillon de cuisson dans un récipient et mettre au réfrigérateur. Le lendemain, enlever la graisse figée sur le dessus du bouillon, y ajouter les blancs d'œufs battus légèrement en neige. Bien mélanger et mettre sur le feu jusqu'à ébullition.

Disposer les perdrix préalablement coupées en 2 dans un plat légèrement creux et les arroser de bouillon. Laisser prendre au réfrigérateur.

Servir les perdrix enrobées de gelée, décorées de quartiers de tomates et de chicorée frisée.

Les perdreaux dans les feuilles de vigne

Pour 4 personnes

4 perdreaux
4 belles feuilles de vigne
4 bardes de lard.
4 croûtons
1 gousse d'ail
2 oignons moyens
2 cuillerées à soupe de saindoux
sel, poivre

Plumer, vider, flamber les oiseaux, réserver les foies et les gésiers qui seront remis dans le ventre avec les croûtons frottés d'ail. Saler et poivrer l'intérieur des perdreaux.

Laver les feuilles de vigne, les égoutter. Envelopper les perdreaux dans les feuilles, puis les barder avec le lard et les brider avec de la ficelle de cuisine. Faire chauffer le saindoux dans une cocotte en fonte et mettre à dorer les oiseaux doucement en les retournant de tous les côtés. Saler et poivrer. Ajouter les oignons grossièrement coupés et mouiller de 2 cuillerées à soupe d'eau. Couvrir la cocotte et laisser cuire à feu

doux en arrosant les perdreaux de temps en temps pendant environ 30 à 45 minutes. Les perdreaux ne doivent pas être trop cuits car ils perdraient leur moelleux et leur saveur ;
Au moment de servir on peut les flamber avec une bonne eau-de-vie de prune, par exemple.

Si on a des perdreaux jeunes et tendres, on pourra les faire griller, en utilisant une braise pas trop vive pour qu'ils cuisent sans se dessécher et sans brûler.

Les perdreaux en cocotte au chou vert

Pour 4 personnes
4 perdreaux
2 choux verts frisés
100 g de lardons
4 fines bardes de lard
100 g de beurre
1 verre de bouillon de volaille
1 carotte
1 oignon
2 gousses d'ail
2 échalotes
1 brin de thym
1 feuille de laurier
sel, poivre

Choisir de préférence de jeunes perdreaux, les plumer, les vider et les flamber. Les brider et les envelopper avec les bardes de lard.
Bien laver les choux, les couper en 4, les blanchir à l'eau bouillante salée puis les rafraîchir sous l'eau froide et les égoutter soigneusement en les pressant bien dans une passoire.
Préchauffer le four à 180° (thermostat 6).
Dans une cocotte, sur feu vif, faire fondre 50 g de beurre et mettre les perdreaux à colorer sur toutes leurs faces.
Retirer les perdreaux, les mettre dans un

plat allant au four et les enfourner. Laisser cuire environ 10 minutes en surveillant et en arrosant souvent. Pendant ce temps, rajouter 50 g de beurre dans la cocotte, y jeter les lardons, la carotte coupée en rondelles, l'oignon, l'ail et les échalotes hachés. Laisser blondir en remuant, et ajouter le chou blanchi. Remuer délicatement, saler, poivrer, mettre le laurier et le thym. Mouiller alors avec le verre de bouillon. Disposer les perdrix dans ce nid de chou sans oublier leur jus, couvrir la cocotte et la glisser au four pour 20 minutes environ.

Disposer le chou sur le plat de service, y coucher les perdreaux, et napper avec le jus et la garniture. Le jus ne doit pas être trop long : s'il est trop liquide, on prendra soin de le faire réduire un peu avant de le verser sur la préparation. Servir bien chaud.

Les perdreaux au bouillon

Pour 6 personnes
3 perdreaux
100 g de beurre
3 bardes de lard
1 dl de bouillon de bœuf
2 carottes
2 oignons
sel, poivre

Si le chasseur a ramené de vieux perdreaux dont la chair est trop ferme pour être rôtie, songez à les cuire dans un bouillon.
Après avoir plumé, flambé, puis vidé les oiseaux, il faut les trusser et les mettre à revenir dans une marmite où on aura fait fondre le beurre.
Lorsqu'ils sont bien dorés sous toutes leurs faces, ajouter le bouillon, les bardes de lard, les oignons coupés en 4, et les carottes coupées en rondelles. Saler et donner un tour de moulin à poivre. Laisser cuire ainsi à couvert et à

feu doux pendant 2 heures.
Avant de servir, dégraisser le jus et le passer au tamis.
Déposer les perdreaux sur un plat de service chaud et les napper de cette sauce onctueuse dans laquelle les légumes auront fondu.
Un rouge vieux des Corbières conviendra.

Les perdrix confites

Pour 6 personnes
3 vieilles perdrix
2 kg de graisse de canard ou d'oie
sel

Une autre façon d'accommoder de vieilles perdrix est de les confire. On choisira de les consommer aussitôt ou bien de les garder pour l'hiver.
Plumer, flamber et vider soigneusement les oiseaux. Les partager en 2 en coupant le long de la colonne vertébrale. Saler copieusement les moitiés de perdrix et les laisser ainsi prendre le sel une nuit.

Le lendemain, faire fondre la graisse et, lorsqu'elle est chaude, introduire les demi-perdrix que l'on aura préalablement essuyées. Amener doucement la graisse à ébullition et continuer à cuire à feu doux en laissant bouillonner pendant 1 heure à 1 h30 selon la dureté de la chair. (Lorsque la cuisse commence à se détacher facilement du corps, les perdrix sont cuites.)

Servir avec des pommes de terre sautées dans un fond de graisse de cuisson.
Si l'on veut conserver le confit, ranger les morceaux dans des bocaux, les recouvrir de graisse (ajouter de l'huile si besoin est) et une fois refroidis, fermer hermétiquement le récipient. Il faut que les perdrix soient entièrement recouvertes de matière grasse.
Conserver dans un endroit frais et à l'abri de la lumière.

essences



L'olivier

« La colombe revint à lui sur le soir; et voici, une feuille d'olivier arrachée était dans son bec » (Genèse 8:11).
 « De l'huile d'olive pour l'onction sainte sera utilisée » (Exode 30:24).

Arbre sacré, symbole d'espérance et signe de la clémence divine, il est le premier végétal à apparaître aux yeux de Noé après le déluge, annonçant ainsi l'émergence des terres. Emblème de la pureté et de la vie, l'olive est un aliment de base des peuples de la Méditerranée.

Dans l'Antiquité grecque, il représente la sagesse et symbolise l'immortalité, car il est très résistant. Il renaît après de fortes gelées ayant détruit ses parties aériennes, et de nombreux individus millénaires sont répertoriés (dont l'olivier de Roquebrune).

(*Olea oleaster* Hoofg. et Link. : olivier sauvage, famille des oléacées)
 (*Olea europaea* L., olivier cultivé, famille des oléacées)

L'olivier : le premier arbre cultivé par l'homme ?

L'oléastre est la forme sauvage de l'olivier resté à l'état d'arbrisseau avant que des variétés cultivées ne soient sélectionnées dès la plus haute antiquité. D'une économie de prédation (chasse, pêche et cueillette), l'homme a entamé

son économie de production (agriculture et élevage) voilà 8 000 ans avec cet arbre vénéré. Les premières civilisations de Mésopotamie et les Égyptiens en tiraient déjà une huile onctueuse avant que les Grecs et les Romains ne l'adoptent inconditionnellement et ne le répandent dans tous les pays de la Méditerranée.

En Palestine, il est de tradition de planter un olivier près de son habitation.

Caractères morphologiques et écologiques

L'olivier fait partie des espèces les plus exigeantes de la flore française, en lumière et en chaleur. Préférant les sols légers et secs, ses racines lui permettent de puiser dans les profondes réserves en eau du sol. D'une taille généralement modeste (5 à 8 m), il se caractérise par un tronc souvent court, plus ou moins tortueux et multiple, aux branches très ramifiées. Il faut dire qu'il est en général multiplié par éclats de souches, greffages, bouturages, ou bien provient de rejets après la coupe de l'arbre préexistant (taille ou recépage après un gel, etc.). Ses feuilles lancéolées (longues et étroites) sont opposées, vert foncé dessus et gris argenté dessous. Ses fleurs d'un blanc jaunâtre se présentent en petites grappes situées à l'aisselle des feuilles, donnant ensuite des fruits ovoïdes, plus ou moins gros (1,5 à 2 cm), longtemps verts puis noirs à maturité. L'olivier est sensible au froid et en France sa culture a toujours été tributaire des terribles gelées qui détruisent cycliquement les parties aériennes des arbres, tous les trente à cinquante ans (grands froids de 1709, 1789 ou, plus près de nous, l'hiver 56).

Un élément important du paysage

Si aujourd'hui dans les Corbières, les olivettes se font rares, il faut savoir que, jusqu'en 1789, la culture de l'olivier participa grandement à la vie économique du pays, et qu'elle était alors beaucoup plus développée que la vigne. Durant tout le XI^e siècle, la surface des oliveraies ne va cesser de

régresser pour être remplacée par la culture de la vigne qui connaît alors un essor prépondérant. Malgré quelques tentatives de regain de cette culture au cours du XX^e siècle, les années de grandes gelées découragent de nombreux oléiculteurs. Actuellement, un nouveau développement semble se faire jour et la cave coopérative l'Oulibo, de Bize-Minervois, dernière unité oléicole du département de l'Aude, affiche un certain optimisme. À Lagrasse, la famille Pasquier qui croit en l'olive s'est attelée depuis un an à mettre en valeur de nombreuses olivettes oubliées. Espérons que la réalité économique sera à la hauteur des efforts engagés. Enfin, à Boysède, la famille Poudou produit toujours sa consommation familiale grâce à son moulin à huile, vestige du temps passé.

Des usages de l'olivier

Depuis 600 ans avant Jésus-Christ, l'huile d'olive est prise des populations méditerranéennes, à juste titre puisqu'il s'agit de la meilleure huile comestible connue. Elle est aussi utilisée pour les cosmétiques (savons), l'éclairage, en pharmacie, etc. Mais l'olive peut être aussi consommée en tant que fruit, verte ou noire en fonction de la période de récolte, après avoir été débarrassée de son amertume. Après l'olivade, la récolte – en septembre pour les vertes et en novembre pour les noires – les fruits sont trempés et lavés dans des bains de cendre, de vinaigre ou de lessive de soude, ils deviennent consommables et peuvent être conservés dans des salaisons ou saumures. La Picholine ou la Lucques sont les variétés les plus connues.

Le bois d'olivier, compact, aux veines colorées et marbrées, aux polis admirables, est aussi très recherché pour la sculpture et la tournerie. Il est aussi bon combustible et produit un excellent charbon de bois.

> par Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts.

Onze inédits pour le Banquet

« *Einhvers*

stadar

ou

La Consécration de Drangrey

verda

de Jean-Baptiste Harang

vondir

ad

Illustrations Jean-Louis Tripp

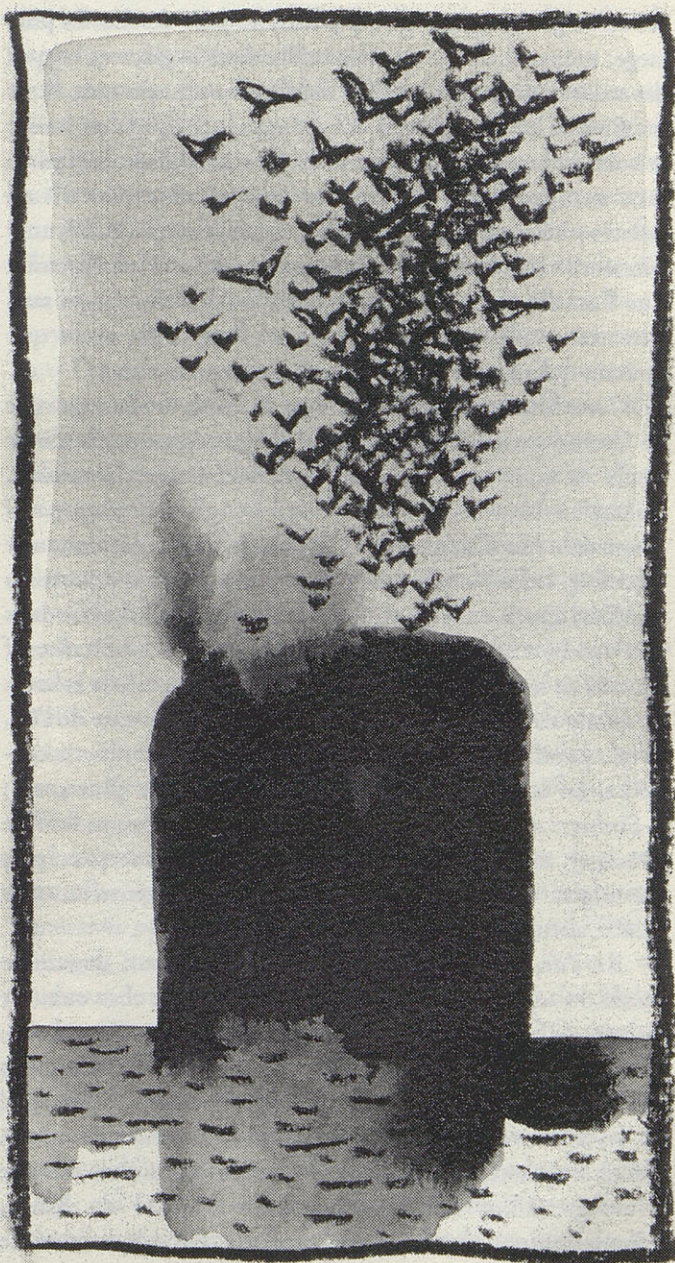
vera »

Aujourd'hui que la terre se réchauffe, que les glaces des pôles s'en vont vers l'équateur napper les îles de mer, les enfouir à fleur d'eau dans l'absence au monde, îles trop plates, nénuphars plombés, que plus de mille îlots ailleurs ou aux Maldives se laissent lécher, pénétrer bientôt, puis couvrir à s'y fondre par l'océan Indien, que se noient deux cent mille âmes et une langue, le divehi, aujourd'hui que les îles sombrent lentement, singeant l'ombre d'un nuage, guettant, les yeux perdus sous leur ligne de flottaison, quelque cale, quelque coque de ferraille à tirer sur le flanc, aujourd'hui d'autres îles naissent ou grandissent, poussées dans leur ventre par l'irruption d'un feu, l'éruption d'un volcan, vomi de lave et de cendres, fracas d'entrailles éruptées. Jeunes îles surgies de la terre, braillantes et bouillantes,

déchirant la peau tendue de la parturiente qui ne se savait pas grosse, les îles naissent d'un enfer sous pression qui dépose sur l'eau ou sur le bord d'une autre terre son trop plein de charbon ardent où quelques âmes damnées se faufilent, mal repenties, décavées, hâves, noires et sauvées comme des évadées. J'ai vu à la Punta dos Capelinos, dans l'archipel des Açores (Les Vautours), ce volcan né de l'eau le 13 mai 1957 qui rallongea de plusieurs kilomètres l'île de Faial, l'église Notre-Dame des Douleurs ensevelie jusqu'au rocher sous la lave et la cendre, on a rivé une plaque sur le peu qui dépasse : « N'offensez jamais Dieu. » J'ai vu à Heimaey, dans les îles Vestmann, dans le sud de l'Islande, le volcan Helgafell enterrer la ville le 23 janvier 1973 sous dix mètres de cendres, j'ai rencontré Thorhallur Vilmundarsson, l'onomasiologue qui fut chargé de nommer cette nouvelle terre de jais qui protège le port : Eldfell, « La Montagne de feu ». D'autres, ailleurs, en ont vu d'autres, de ces plages de sable noir, poudre à éternuer des volcans.

Les nuages parfois dessinent des îles nouvelles dans l'eau, ce sont des leurres, des îles feintes, les mirages des naufragés, les lincoils des noyés, jamais les îles ne descendent du ciel, du paradis, comme des anges, elles s'érigent, elles montent sous la caresse du mal, l'enfer perce l'hymen de l'eau, et jette parmi les cendres sa semence de démon. Ainsi l'éminent professeur Arni Björnsson a dénombré dans son registre savant, le *Vaetartal*, plus de cinq cents créatures infernales qui hantent le pays d'Islande. Cette terre boréale est la plus jeune des grandes îles, elle en tremble encore, la dérive des grands continents la déchire par le milieu, et les démons qui l'habitent, dans la verdure de leur âge et le bon droit du premier occupant, y jettent des ombres, longues comme des nuits polaires, qu'il vaut mieux contourner. Les plus lents, les plus lourds, les plus forts d'entre eux sont les trolls. Pas prêts à se laisser plumer ou saouler comme de pauvres Indiens d'Amérique.

Depuis mille ans les Islandais vivent avec les trolls, l'île



Orage autour du feu du banquet

est assez grande pour qu'on y fasse la part du feu, la plus large, même si ce feu cuve sa colère sous la glace et la part des trolls dans des rochers (les *boell*) connus, nommés, dont on éloigne les routes et les chevaux, près desquels on baisse la voix. Dans la rue principale de Grundarfjörður on passe sans compter, en s'écartant un peu, du numéro 82 au numéro 86, une pierre occupe l'emplacement du 84, une pierre où vit le *huldufolk*, « le peuple caché ». Mais l'histoire que l'on dit aujourd'hui est advenue dans un temps sans rues, sans villes et sans facteurs, en l'an 1031, après que Grettir, qui régnait sur l'îlot de Drangrey, fut tué.

Cette histoire se lit dans la saga de Gudmundur, ou celle de Grettir, je ne sais pas, dans une langue écrite au treizième siècle et qu'on parle aujourd'hui, inchangée, invariable, puisqu'en Islande c'est la terre qui bouge et la langue qui demeure. Ása Kolka me l'a racontée, l'été dernier, une grande et belle blonde, blanche comme le lait, qui parle un castillan appris en Amérique centrale et me conduisait dans son 4x4 bondissant dans les fjords de l'ouest, ce bois de cerf poussé au nord-ouest de l'île sur le front gauche de la carte et que la route numéro 1, la seule qui fasse le tour de l'île, évite. Ása dit l'histoire en espagnol, sauf une phrase, la dernière, en islandais qu'il nous faudra traduire plus tard : « *Einhvers stadar verða vöndir að vera.* » Nous étions loin de Drangey, en haut d'une falaise grouillante de macareux, près de migrer vers des cieux éloignés de ce septentrion, une falaise abrupte, comme celles de Drangey.

En l'an 1031, l'Islande n'en était qu'à son deuxième siècle du séjour des hommes, les trolls étaient chez eux, car même si l'on suppose que l'île fut connue dès l'antiquité, que la Thulé de Pythéas, quatre siècles avant J.-C., désigne la même terre, le premier colon, Infolgur Arnason, a débarqué là, en 874, avec son frère Leifr, ses femmes, ses enfants, son bétail et ses esclaves irlandais. Ils venaient de la côte ouest de Norvège. L'îlot de Drangey, dans le fjord de Skaga, (Skagafjörður) est une masse verticale, basaltique, dressée

comme un fort au milieu de la mer, au nord de l'Islande, à une encablure du cercle polaire. Des falaises de deux cents mètres remplies d'oiseaux piaillant qui rebondissent sur leurs flancs, on dit que Drangey est née d'une vache, la vache pétrifiée d'un couple de trolls qui s'est promené trop longtemps sur la mer avec son animal et que le jour surprit et solidifia comme la femme de Loth. Grettir, le héros populaire de la saga qui porte son nom, entre Mandrin et Robin des Bois (mais il n'y a pas de bois en Islande), s'y réfugia avec son père Illugi et après trois ans de siège succomba sous les haches trop nombreuses des troupes de son ennemi Thorbjörn. En 1031. C'est ici que notre histoire commence. L'histoire de la consécration de Drangey.

Avant l'arrivée de Grettir, l'îlot de Drangey appartenait à tout le monde. Les Islandais, tous paysans, pêcheurs et lettrés, profitaient de ses eaux poissonneuses et de la cueillette des œufs dans les creux innombrables des falaises. On s'y rendait en barque, à la saison de la ponte, au printemps, on se hissait par un escalier naturel et mal pratique sur le plateau, et là, au bout de longues cordes, on descendait dans des nacelles des hommes habiles le long des falaises pour dénicher. Des millions d'œufs étaient ainsi prélevés au vertige tout autour de l'Islande. Car l'Islande, elle aussi, appartenait à tout le monde.

L'Islande ne connut jamais de roi. Elle inventa, en même temps que la colonisation de l'île, arrêtée en 930 avec ses 20 000 habitants, une démocratie de plein air dont on peut ressentir aujourd'hui la sérénité en flânant dans la plaine de Thingvellir où siégeait dans l'herbe son parlement. Les Islandais étaient païens et, à l'entrée du second millénaire, ils se laissèrent plaquer sur leurs croyances désordonnées et panthéistes (non sans risque de guerre civile, mais c'est une autre histoire) une religion chrétienne dont les anciens godhar (un godhi, des godhar), ces magistrats du paganisme, vinrent aussitôt constituer la hiérarchie. Bref, à la mort de Grettir, l'îlot de Drangey fut placé sous l'autorité de l'évêché



de Holar, sis à Hjaltadal, afin que l'évêque tirât bénéfice de la pêche et de la récolte des œufs.

À cette époque, dénicher était un acte de bravoure, un sport de haute lutte, mortel. Les hommes qu'on descendait le long de la falaise, comme des araignées sous leur fil, risquaient leur vie. Les mains libres pour fouiller les excavations du basalte, les gestes précis, précieux des voleurs, la fragilité du butin, des œufs, la marge d'erreur est étroite, les uns se prenaient à balancer jusqu'à ce que la falaise les ait broyés, certains perdaient prise, d'autres étaient emportés dans l'eau des cascades, de mauvaises cordes lâchaient. À Drangey, d'où qu'on le regarde, l'îlot abrupt offre la résistance d'un mur surgi de l'eau, vertical, non seulement les accidents étaient plus nombreux qu'ailleurs, mais d'une autre nature. Ici l'on cite presque mot pour mot les sagas (en islandais saga signifie « dire ») : à Drangey, les accidents arrivaient tout autant à ceux qui étaient bien attachés qu'à ceux qui utilisaient de mauvaises cordes, de plus, au moment de tomber, les hommes semblaient tirés vers le haut, et leurs cordes tranchées net, comme sous la hache ou le couteau, tandis qu'un bruit sourd comme un ahan s'échappait du rocher. Une rumeur rapportait que les falaises étaient habitées par des trolls qui voyaient d'un mauvais œil que l'on pille leur garde-manger.

Les pertes humaines étaient si nombreuses et si peu naturelles, qu'on ne trouvait plus guère de volontaires assez téméraires pour se risquer à la collecte des œufs sur l'îlot de Drangey. Jusqu'à ce jour béni où Gudmundur Arason, dit Gudmundur le Bon, fut nommé évêque de Holar. Gudmundur le Bon doit son nom à sa bonté, à sa générosité, il savait donner aux pauvres et écouter les mauvais esprits. Il courait le pays sur ces chevaux libres d'Islande, petits et robustes qui connaissent les gués et les failles, et un pas de confort, inconnu ailleurs, le tölt, un rythme à quatre temps qui évite les secousses et leur donne un port de crinière d'une incomparable fierté. En Islande, on érige des sta-

tues aux chevaux. De ses voyages, Gudmundur ramenait à Holar les plus pauvres des pauvres, et au printemps dépêchait sur Drangey ses dénicheurs pour nourrir ses protégés. Mais les dénicheurs du saint homme tombaient comme les autres sous la hache des esprits. Gudmundur le Bon décida de se rendre sur l'île avec sa suite et ses outres d'eau bénite.

On y accoste par une crique, dans une baie d'Uppganga, où se dresse un promontoire pierreux, un autel naturel que l'on nomme l'autel de Gwendur. Ici les témoignages divergent, les uns disent que l'évêque y dit une messe, d'autres qu'il se contenta d'y prier, toujours est-il qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on y débarque, il est d'usage de s'y recueillir. Gudmundur commença de bénir l'île par le nord en chantant des cantiques, il fit le tour de Drangey dans le sens des aiguilles d'une montre dont il ne disposait pas. On ne sait si les esprits le dérangèrent, on dit seulement qu'il dut plusieurs fois reprendre le bateau d'une falaise à l'autre pour n'en oublier aucune. À la toute fin, avant de parvenir de nouveau à Uppgangavik, la crique d'accostage, au nord-ouest de l'île, il se fit descendre le long de la falaise au bout d'une corde, il chantait sa liturgie et s'apprêtait à bénir le lieu quand une énorme main de pierre grise et velue surgit du rocher, elle sortait d'une manche rouge et serrait le manche d'un couteau au fil tranchant. La main coupa la corde jusqu'à laisser pendre Gudmundur à un ultime brin effiloché. Le seul fil que l'évêque avait eu le temps de bénir, et la vie parfois ne tient qu'à un fil.

Une voix lourde sourd alors de la falaise et la fait trembler : « Arrête de bénir, évêque Gwendur. » À ces mots l'évêque et tous ceux qui l'entendirent surent qu'ils avaient affaire à un troll, car les trolls sont incapables de prononcer le mot « Dieu », qui forme la première syllabe de Gudmundur, ils ont alors recours à un diminutif, ce Gwendur. À ce moment du récit, Ása Kolka, mon Islandaise, celle qui me raconta cette histoire sur le faite d'une autre falaise, me rapporta la suite du dit troll en islandais :

« Arrête de bénir, évêque Gwendur. Einhvers stadar verda vondir ad vera », « Arrête de bénir, évêque Gwendur. Il faut bien que les méchants habitent quelque part. » Gudmundur cessa sa bénédiction, promit de ne jamais consacrer ce lieu, demanda qu'on le hisse sur le plateau avec précaution et déclara à ses suivants qu'ils pourraient, eux et les autres, dénicher sans danger dans le reste de l'île de Drangey.

Aujourd'hui encore, les Islandais qui poursuivent la tradition gourmande de la récolte des œufs respectent le havre des trolls qu'on appelle Heidnaberg, « le rocher païen ». On dit même que les oiseaux, qui savent cette histoire, y nichent en plus grand nombre, car il faut bien que les méchants habitent quelque part et protègent les oiseaux.

samedi 9 août

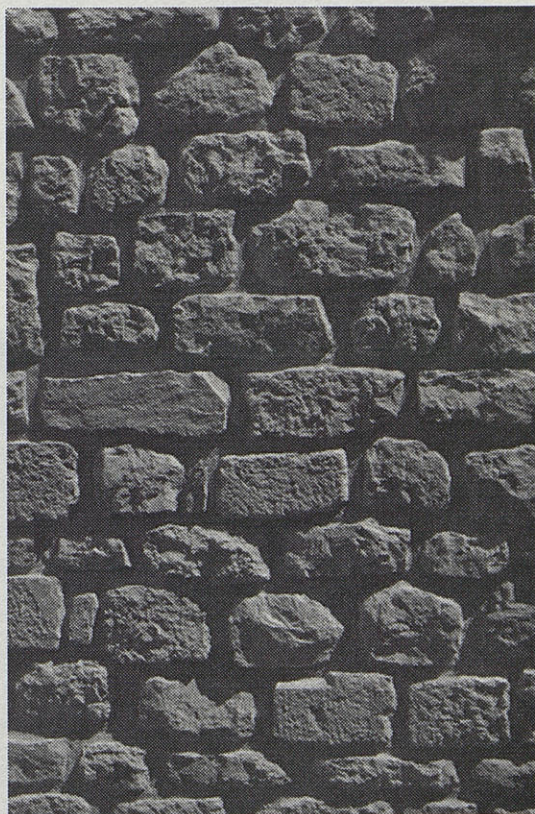
- 9 h Parution du n° 27 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 La combe de Jasse à Tournissan. Un retour dans le passé.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Primo Lévi » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h > la rencontre prévue avec Raffaele Nigro est malheureusement annulée (voir p. 5)
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « open de philosophie : crimes et vertus », animé par Frédéric Pagès, écrivain et journaliste au *Canard enchaîné*, avec Henri Cueco, peintre et écrivain, Claire Doublier, avocate, Jacques Gaillard, écrivain et professeur à l'Université et Hervé Le Tellier, écrivain.
- 19 h > vernissage de l'exposition du peintre Michel Macréau.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
La Moindre des choses, de Nicolas Philibert, en présence du réalisateur.
- 22 h > mise en voix par Philippe Morier-Genoud de *La Chambre d'Attilio Bertolucci*.

dimanche 10 août

- 9 h Parution du n° 28 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Le nouveau sentier «sculpturel» de Mayronnes. A ne pas manquer.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Louis-René des Forêts » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 Lecture de *Papillon de neige* de Joë Bousquet par Laurence Roy, Laurent Manzoni et Marc Betton.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « Joë Bousquet au cœur de son siècle », par Maurice Nadeau.
- 18 h 30 > concert du Quatuor de Guitares Méditerranée.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Le Crime de M. Lange, de Jean Renoir.
- 22 h > concert blues-rock
 avec Orange Blues Band et Zimmermen.

lundi 11 août

- Parution du n° 29 de *Corbières matin* et du supplément consacré au colloque de philosophie.
- 9 h > sortie pédestre.
 Les fesses de Charlemagne à Lagrasse. Grandiose.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Georges Bataille » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants animé par Antoine de la Taille.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes animé par Françoise Valon.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 Lecture du Livre II de *La République* de Platon, par Laurence Roy, Laurent Manzoni et Marc Betton, présentée par Marie-Claire Galpérine.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Le Rendez-vous de juillet de Jacques Becker.
- 21 h 30 > colloque « Crimes et vertus ».
 Avec Christian Jambet, Guy Lardreau et Jean-Claude Milner.



mardi 12 août

- 9 h Parution du n° 30 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Le plateau de Lacamp. La fraîcheur à une encablure.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Armand Gatti » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 « Crimes et vertus dans *La République* de Platon ou
 Du riffi chez les hommes », par Marie-Claire Galpérine.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Oublie-moi, de Noémie Lovsky.
- 21 h 30 > colloque « Crimes et vertus » (suite)
 Avec Christian Jambet, Guy Lardeau et
 Jean-Claude Milner.

mercredi 13 août

- 9 h Parution du n° 31 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Le GR 36 de Durfort à Termes. Le plus beau sentier
 de l'Aude!
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Emmanuel Bove » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 Lecture de textes de Dostoïevski.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « Dostoïevski, crime et innocence »,
 par André Marcowicz et Nicole Zand.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Corps à cœur, de Paul Vecchiali.



jeudi 14 août

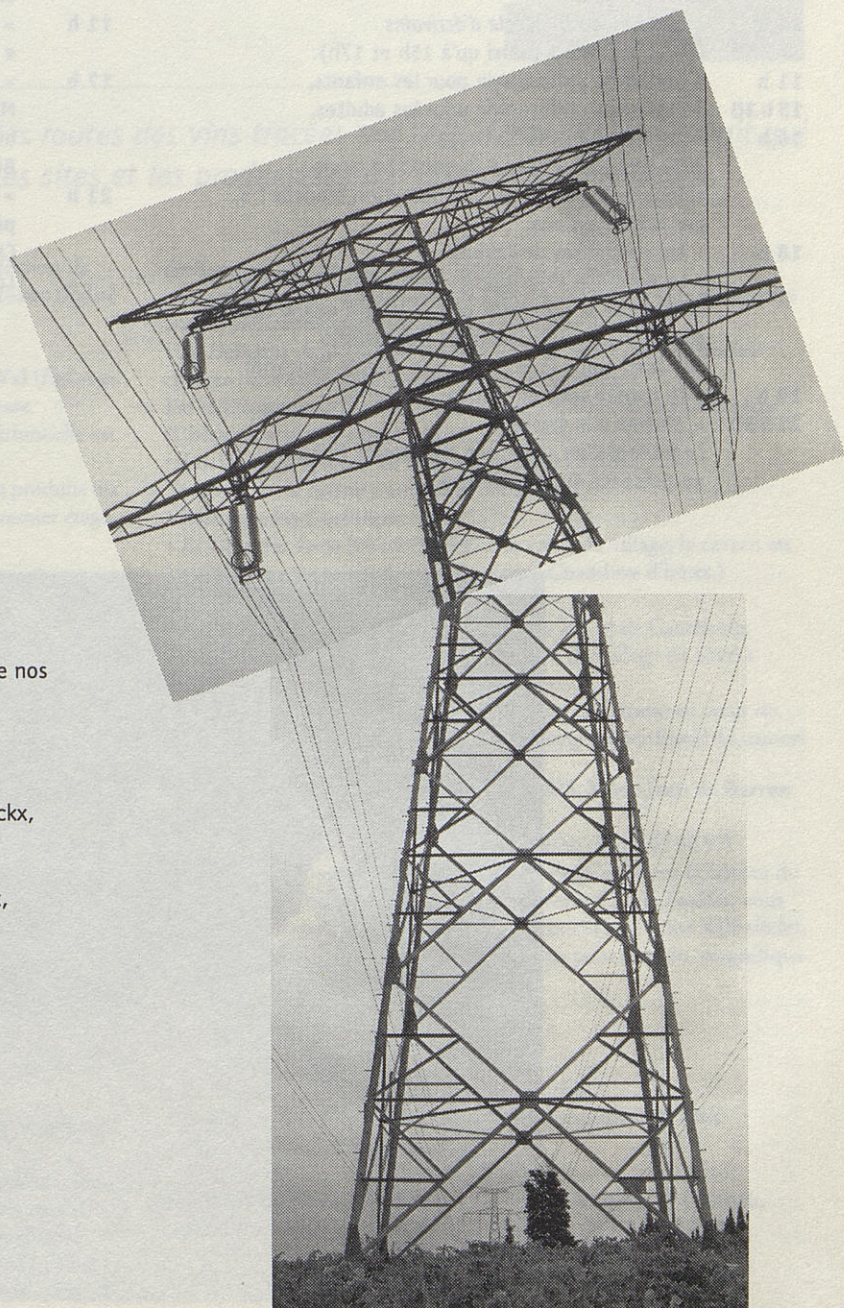
Parution du n° 32 de *Corbières matin*.

- 9 h > sortie pédestre.
Course d'orientation sur le plateau du Lauza. Déroutant.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Doris Lessing » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
Lecture du *Sexe et l'effroi* de Pascal Quignard.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
« Définitions anciennes de l'amour »,
par Pascal Quignard.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Masculin-Féminin de Jean-Luc Godard.

vendredi 15 août

Parution du n° 33 de *Corbières matin*.

- 9 h > sortie pédestre.
Les capitelles des Auzines à Lagrasse. La vie de nos ancêtres.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Maurice Leblanc » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
« Cris et chuchotements », avec Didier Daeninckx,
Roger Martin et Jean Vautrin.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
« Des hommes contre », avec Didier Daeninckx,
Roger Martin et Jean Vautrin.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > Cinéma aux étoiles
Bye-Bye, de Karim Didri.



samedi 16 août

- 9 h Parution du n° 34 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 L'ermitage de Saint-Victor à Fontjoncouse: panoramique.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Dino Buzzati » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye
 « De Bruay en Artois à Dutroux. Le crime : valeur de la preuve ou manifestation blanche? », par Alain Raybaud.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye
 « La politique et la guerre. Savonarole, Machiavel, Guichardin ». Comment penser la cité quand l'état de guerre vient bouleverser les certitudes, par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Le journal d'un séducteur, de Danièle Dubroux, en présence de la réalisatrice.

dimanche 17 août

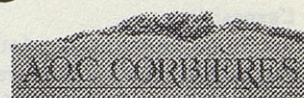
- 9 h Parution du n° 35 de *Corbières matin*, dernier numéro de la série 1997.
 > sortie pédestre.
 Excursion sur l'Alaric. Un final en beauté.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Rainer Maria Rilke » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 17 h > au petit cloître, les comédiens – Laurence Roy, Marc Betton et Laurent Manzoni – nous donneront à entendre un florilège de textes – Michaux, Mallarmé, Bloy, Kafka – autour des crimes et des vertus.
- 21 h > grand concert d'orgues en l'église Saint-Michel par Jean-Pierre Lecaudey. Au répertoire Charles-Marie Widor, Léon Boellmann, César Franck, Louis Vierne.





De Carcassonne

> à la Méditerranée



Chaque jour, nous vous proposons une des routes des vins tracées par l'AOC Corbières. Un circuit qui vous permet de découvrir les paysages, les sites et les producteurs qui font cette appellation.

- > Au départ de Carcassonne, prenez la Nationale 113 en direction de Narbonne, puis tournez, à Trèbes, vers Lagrasse, jusqu'à **Monze** (Église et pont du XIII^e siècle, tour médiévale).
 - * *La Cave Hautes Côtes d'Alaric* (04 68 78 68 01)
- > Poursuivez sur la Départementale 3 jusqu'à **Pradelles en Val** (Église et sculptures du XVIII^e siècle), puis, plus loin, jusqu'à **Lagrasse**
 - * *Domaine Henry Carbonnel* (04 68 43 13 99). La cave traditionnelle est située dans la ceinture des anciens remparts
 - * *La Maison du Terroir de Lagrasse* (04 68 43 11 43). Tous les produits du terroir et les vins A.O.C. de l'appellation Corbières. Au premier étage, expositions de peinture — jusqu'à fin août, *Hommage à Michel Macréau*
 - * *La Cave de Lagrasse* (04 68 43 10 62). Le caveau est installé dans un ancien chai de négociants
- > Poursuivez sur la D 3 et bifurquez sur la D 23 vers **Talairan** (vestiges de villas gallo-romaines, église Notre Dame de Lère, ancien lavoir)
 - * *Le Cellier Saint Damien* (04 68 44 02 22). Le caveau est décoré d'objets anciens, et l'on peut admirer un diaporama sur les orchidées, l'autre passion de Jean-Pierre Mazard
 - * *Le Domaine Louis Degrave* (04 68 44 00 65). Marthe Rémon vous accueille dans la cave ou dans le bar à vin situé à l'entrée du village
 - * *La Cave de Talairan* (04 68 44 02 17)
- > Vous continuez la D 23 jusqu'à **Saint Laurent de la Cabrerisse**
 - * *Le Cellier des Demoiselles* (04 68 44 02 73). Attenant à la cave coopérative
 - * *Le Château Bories-Azeau* (04 68 44 01 08)
 - * *Le Domaine de Montjoie* (04 68 44 05 60). Un peu plus loin sur la D 613)
- > Tournez maintenant à gauche, sur la Départementales 106, vers **Villerouge la Crémade** (Ruines de gré rouge de l'ancien château médiéval).
 - * *La Cave Montoliu* (04 68 43 61 86). Le caveau est situé dans une grange en pierre)
- > Reprenez la Départementale 611, puis la 106, vers **Coustouge** (vieux village rond avec une seule porte au levant). Poursuivez ensuite sur la D 323 jusqu'à **Fontjoncouse** (Église du XII^e, ruines du château, fontaine aux joncs, source d'eau chaude). Continuez, par la D 123 et la D 40 vers **Albas** (vieux village perché en hauteur, les particularités géologiques donnent un aspect bleuté à la montagne)
 - * *Le Domaine des Pensées Sauvages* (04 68 45 81 30). Le vigneron est un ancien anthropologue écossais, son épouse est potière)
 - * *Le Domaine de la Planelle* (04 68 43 37 98). Sur le site de l'ancien château, une cave, toute voûtée, au cœur du village)
- > Par la Départementale 106, vous arrivez à **Cascastel des Corbières** (Château avec cour carrée, ancienne chapelle)
 - * *Les Maîtres Vignerons de Cascastel* (04 68 45 91 74.)
- > Toujours sur la même route, vous rejoignez **Villeneuve les Corbières**.
 - * *Le Domaine Lerys* (04 68 45 95 47). Au cœur du village, le caveau est installé dans une ancienne cave en pierre. Chambres d'hôtes.)
 - * *La Cave Pilote* (04 68 45 91 59)
- > Suivez la Départementale 205 qui franchit le Col de Canteloup, à 243 mètres, vers **Embres et Castelmaure** (Le village est situé à l'entrée d'une gorge barrée par le roc du Berry).
 - * *La SCV Castelmaure* (04 68 45 91 83). Bâtie en terrasse au cœur du village aux ruelles étroites, la cave offre un large espace bordé de lauriers roses.)
- > Un peu plus loin, sur la Départementale 205, **Saint-Jean de Barrou** (Église du XIX^e, vierge du XII^e)
 - * *La SCAV Les Vignerons de la Haute Corbière* (04 68 45 90 57)
- > La même route vous emmènera à **Fraisse des Corbières** (Château du XIII^e, chapelle Sainte Colombe), puis, après le Col de **Feuilla**, vous arriverez dans ce village (vestige d'enceinte médiévale, église XII^e siècle), et vous continuerez vers **Treilles** (vestige du pont romain, magnifique point de vue sur le littoral)
 - * *Le Domaine Gautier* (04 68 45 71 23)
- > Prenez à présent la D 50 jusqu'à **Fitou**
 - * *Le Château les Fenals* (04 68 45 71 94)
 - * *Le Paumier* (04 68 45 73 41). Expositions d'art)
 - * *Le Cellier de la Pierre* (04 68 45 77 03. Groupement de trois producteurs)
- > **Syndicat de l'AOC Corbières**, Maison des Terroirs, Le Château, 11200 Boutenac. Tél. 04 68 27 73 00, Fax 04 68 27 73 01

renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture

- ✧ **La librairie**
de l'abbaye est ouverte tous les jours, de 10 heures à 20 h 30.
- ✧ **L'exposition**
de dessins de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre Cagnat, à l'abbaye, de 14 heures à 19 heures.
- ✧ **Les projections du cycle vidéo**
ont lieu à 11 heures, 15 heures et 17 heures, dans l'ancienne cuisine des moines de l'abbaye.
- ✧ **L'atelier de philosophie pour les enfants**
se déroule de 11 heures à midi à l'école du village.
- ✧ **L'atelier de philosophie pour les adultes**
a lieu à l'école, chaque après-midi à 15 heures.
- ✧ **L'atelier de tifinar**
(alphabet des Touaregs) se tient à l'abbaye, chaque jour de 15 h 30 à 17 heures.
- ✧ **Le bistrot du Banquet,**
Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont proposés : dégustation de vin, boissons, glaces, tartines du pays, salades...
- ✧ **Le cinéma aux étoiles**
a lieu chaque soir à 21h30 à l'abbaye. Entrée: 35F, gratuit moins de 12 ans.
- ✧ **Le colloque de philosophie**
a lieu le 11 et 12 août à 21h30, dans la cour de la cave cooperative. Entrée: 50F.

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Inscriptions aux ateliers de philosophie

Les deux ateliers de philosophie – celui destiné aux adultes, animé par Françoise Vallon, et l'atelier pour les enfants, animé par Antoine de la Taille – se tiendront à l'école du village, de lundi prochain, le 11, jusqu'au samedi 16 (relâche pour tous le vendredi 15 août).

Ces ateliers sont libres et gratuits. Il convient juste de s'inscrire avant dimanche auprès de l'accueil sur le boulevard de la Promenade, ou par téléphone au 04 68 43 16 82.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent chaque soir deux formules spéciales, avant et après les séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour vous permettre de ne rien rater. Premier service entre 19 heures et 21 heures; deuxième service à partir de 23 heures

- ✧ **Hostellerie Charlemagne** : 04 68 43 10 89
- ✧ **Le Saint-Hubert** : 04 68 43 15 22
- ✧ **Les Trois Grâces** : 04 68 43 18 17

corbières matin

corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse 11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication
✧ Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction
✧ Dominique Blanc ✧ Michèle Planel ✧ Alain Raybaud
✧ Philippe Rochette ✧ Jean-Claude Zancarini ✧ Nicole Zimmermann.

Corrections ✧ Laure Clément ✧ Francine Andreieff

Stagiaire ✧ Elsa Brunet

Conception graphique
✧ Imme Werner

Photo numérique
✧ Prise de vue : Simon Andreieff
✧ traitement de l'image : Jean-Marc Fabius et Virginie Barcelona

Publicité ✧ Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox à l'école du village
✧ Roland Defaye ✧ Ludovic Van Den Driessche ✧ Éric Dovergne

Diffusion ✧ Suzanne Beaujour

Distribution
✧ L'Indépendant.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox, des papeteries Arjo Wiggins
et de l'A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et Corbières matin sur Internet
<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>
Conception ✧ Francisco Cabrita ✧ Alexandre Ganea



*Château des Ollieux
Romanis*

CORBIERES
CRU BOUTENAC

Jacqueline et François BORIES
vignerons éleveurs
Château des Ollieux Romanis - 11200 Montseret
Tél : 68 43 32 74 - Fax : 68 43 35 45
sur la route D 613

Visite des chais et vente directe tous les jours

Affiche : Open de philosophie **p.4** > L'Aude des lettres : Ferdinand Alquié **p.14** >

Crimes et vertus en Corbières : Les trois crimes de Saint-Hilaire **p.16** > Cadavre exquis : Didier Daeninckx **p.20** >

Un été, des étals : La perdrix **p.23** > Garrigue : L'olivier **p.26** > Inédit : Jean-Baptiste Harang **p.28**

demain n° 28

dimanche 10 août

Le quotidien du banquet

v

Journée Joë Bousquet
avec une lecture de
Papillon de neige

v

Joë Bousquet au cœur
de son siècle,
par Maurice Nadeau

v

Le crime de monsieur Lange
de Jean Renoir

v

Un portrait de
Louis-René des Forêts